

# MONTÉVIDÉO 31



Magazine de la Communauté OHEL AVRAHAM



# Faire le bien de son vivant, **continuer au-delà.**



*L'équipe legs du FSJU vous souhaite  
de très bonnes fêtes de Tichri 🍀*

Le Fonds Social Juif Unifié est une association reconnue  
d'utilité publique et exonérée de droits de succession.

Pour un conseil personnalisé en toute confidentialité  
et sans engagement, contactez Héléna Attias,  
responsable des legs et donations :  
au 01 42 17 10 55 ou par email [h.attias@fsju.org](mailto:h.attias@fsju.org)

**LEGS** |  
**DONATIONS** |  
**ASSURANCES-VIE** |

- 2 ■ **Le Mot du Rabbin**  
Rabbin Jacky Milewski
- 3 ■ **Le Mot du Président**  
Anthony Gripe
- 4 ■ **L'Édito du Rédacteur en chef**  
Olivier Iteanu

## Communauté

- 5 ■ **L'énigme Chouchani au Centre Edmond Weil**
- 6 ■ **Week-end communautaire sur les traces de Rachi à Troyes** Sylvie Moryoussef
- 10 ■ **Un été à Princeton, entre Athènes et Jerusalem**  
Salomé Gripe
- 14 ■ **Colloque sur l'IA : L'humanité est-elle en péril ? Y a-t-il un antidote ?** Charles Meyer

Directeur de la publication  
Anthony Gripe  
Rédacteur en chef  
Olivier Iteanu  
Secrétaire de rédaction  
Joëlle Dayan  
Conception graphique  
Christelle Martinez

A.C.T.I.  
31 rue Montevideo  
75116 Paris  
Tél. 01 45 04 66 73  
Fax 01 40 72 83 76  
Mail : acti@montevideo31.com  
www.montevideo31.com



## Judaïsme

- 15 ■ **Autre chose qu'un miroir !** Rabbin Jacky Milewski
- 16 ■ **La Tromperie : une faute toujours condamnable ?**  
Marc Kogel
- 19 ■ **« Reposer en paix » : quelques précisions**  
Bernard Vaisbrot
- 20 ■ **Shkoye'h** Julien Roitman

## Histoire

- 21 ■ **La bibliothèque Strashun et comment réécrire l'histoire - 1er épisode** Judith Kogel
- 23 ■ **Alfred Dreyfus, le combat de la République**  
Sabine Roitman
- 24 ■ **Guide du routard pour faire la tournée des synagogues de Roumanie** Stéphane Sabbah

## Israël

- 27 ■ **Manuscrit biblique complet au Musée d'Israël**  
Jean-Michel Rykner

## 28 ■ Carnet de famille

### La couverture

**Yoram Raanan** compte parmi les maîtres de « l'expressionnisme biblique » israélien. Formé à l'University of the Arts de Philadelphie (BFA, 1975), il parcourt et étudie l'Europe et le Proche-Orient avant de s'établir en Israël en 1976, où il ouvre son premier atelier dans le quartier Boukharim de Jérusalem. Depuis 1994, il peint sur son moshav de Beit Meïr, dans les collines de Judée. Sa manière est singulière : travaillant le plus souvent à même le sol, délaissant le pinceau pour les doigts, les couteaux et les chiffons, il superpose les couches jusqu'à ce qu'une lumière intérieure affleure sous la couleur. Notre couverture reproduit son **Aron haKodesh**. L'Arche sainte, chez Raanan, n'est pas un meuble : c'est un seuil. Le parokhet s'y dissout en voiles de lumière, et l'armoire des Sifré Torah devient une porte entrouverte entre l'ici-bas et l'au-delà.

## Sans Histoire ni Nature !

■ par Rabbini Jacky Milewski



**A**lors que les trois fêtes de pèlerinage sont liés, dans la Torah, à des événements historiques et à des phénomènes naturels (Pessa'h, fête du printemps, célèbre la sortie d'Égypte ; Chavouot est la fête des

moissons ; Souccot, fête des récoltes, rappelle la traversée du désert qui dura quarante années), Roch Hachana et Kippour

*Selon la tradition juive, l'homme résulte d'une histoire et d'une nature mais il peut choisir, d'une certaine façon, de s'en libérer, de s'orienter différemment. C'est là tout le sens de la techouva [...] Ce ne peut être l'histoire ou la nature qui déterminent le son destin mais bien sa conscience.*

pour ne sont liés à aucun événement historique ou à un quelconque phénomène de la nature.

Or, l'histoire et la nature peuvent faire croire, d'une certaine manière, que l'individu peut se dispenser de se considérer comme responsable de ses actes. Il risque de se penser comme le résultat d'une histoire et le produit de la nature, ayant été jeté dans le monde, sans possibilité de s'extraire du processus où il croit avoir été inscrit de façon indélébile et définitive. L'histoire et la nature l'auraient condamné à être ce qu'il est. Roch Hachana et Kippour s'inscrivent en faux contre ce déterminisme.

En effet, selon la tradition juive, l'homme résulte d'une histoire et d'une nature mais il peut choisir, d'une certaine façon, de s'en libérer, de s'orienter différemment. C'est là tout le sens de la techouva dont il est tant question durant la période des Yamim

*Noraïm*. C'est pour cette raison que Roch Hachana et Kippour ne sont pas mis en lien, par le texte biblique, avec un événement historique ou une donnée naturelle ; et qu'ils ne sont pas des fêtes de pèlerinage où se rassemblait l'ensemble de la nation. Ainsi, l'individu prend conscience de son individualité irréductible, donc de sa responsabilité, responsabilité vis-à-vis de lui-même. S'il y aspire, l'homme peut devenir libre c'est-à-dire différent de ce que l'histoire et la nature avait prévu pour lui et qui ne relevait pas de l'ordre de la positivité (cf. Yossef Goldchmit, *Yamim noraïm* II 1968, p. 338-9).

Ce message est fondamental pour nous tous. Chacun possède le potentiel de retrouver l'âme juive qui l'habite même si les histoires individuelles et les traits de nature ne l'ont pas dirigé vers ce but. Ce ne peut être l'histoire ou la nature qui déterminent le destin des hommes mais bien sa conscience. ■

# HAG SOUCCOT SAMEAH



## Le premier clou

Selon le Rema, au sortir de Kippour, on commence sans attendre à monter sa soucca. Cet enchaînement n'est pas anodin. Il interdit une chose : que le pardon demeure une affaire intérieure. On pourrait concevoir une religion où l'expiation se suffirait à elle-même, où l'âme lavée se contenterait de sa propre blancheur. La nôtre fait l'inverse exact. Elle nous met dehors. À peine réconciliés, nous voilà dans la cour, à mesurer des planches et à chercher où sont passées les vis de l'an dernier.

La soucca est une cabane. La Loi veut que son toit soit assez clairsemé pour qu'on y voie les étoiles, et assez couvrant pour faire de l'ombre : un abri qui n'abrite pas tout à fait. Nous quittons une maison solide pour habiter sept jours une construction que le vent inquiète. Et cette semaine-là, la tradition l'appelle *zman simhaténou*, le temps de notre joie.

***Tichri demande à une communauté, non pas de se contempler, mais de bâtir, et de bâtir léger, ouvert, hospitalier. Le texte de la Torah donne la raison de la cabane : afin que vos générations sachent. Rien n'est donc transmis par la seule pensée. Il faut des murs, même provisoires, et quelqu'un pour y entrer. Une soucca sans invités n'est qu'une cabane.***

Ce paradoxe n'est pas tranché par le Talmud. Dans le traité Soucca, Rabbi Éliézer enseigne que les cabanes du désert furent les nuées de gloire, une protection venue d'en haut ; Rabbi Akiva soutient qu'il s'agissait de huttes véritables, faites de mains d'hommes. Les deux lectures ont été conservées côte à côte, sans arbitrage. C'est qu'elles disent ensemble ce qu'aucune ne dit seule : notre fragi-

lité est réelle, mais nous ne sommes pas seuls dedans.

Une tradition rapportée au nom du Gaon de Vilna ajoute un fil à cette trame. Les nuées, qui s'étaient retirées après la faute du veau d'or, seraient revenues le 15 Tichri, lorsque le peuple pardonné se mit enfin à bâtir. Si ce récit dit vrai, alors Souccot ne succède pas seulement à Kippour : il en est le fruit. Ce que nous célébrons sous le *s'khakh* n'est pas l'oubli de la faute, mais ce qui pousse après elle.

On lit *Ohélet* pendant ces sept jours, et le choix a de quoi surprendre : le livre le plus désenchanté du canon placé au cœur de la fête la plus gaie. Peut-être n'y a-t-il pourtant là aucune contradiction. *Ohélet* ne dit pas que rien ne vaut ; il dit que rien ne dure. *Hével*, ce mot qu'on traduit mal par « vanité », désigne d'abord un souffle, une buée, ce qui se voit un instant et se dissipe. Le lire dans une cabane provisoire, c'est apprendre à tenir les deux bouts : savoir que tout passe, et dresser quand même la table.

Voilà, me semble-t-il, ce que Tichri demande à une communauté. Non pas de se contempler, mais de bâtir, et de bâtir léger, ouvert, hospitalier. Le texte de la Torah donne la raison de la cabane : afin que vos générations sachent. Rien n'est donc transmis par la seule pensée. Il faut des murs, même provisoires, et quelqu'un pour y entrer. Une soucca sans invités n'est qu'une cabane.

Je veux, en ces jours, dire un mot de ceux qui bâtissent pour nous. Nos administrateurs y consacrent un temps qu'ils prennent sur le leur, sur leur métier, sur leurs soirées, sur leur famille. Nos hazanim portent la prière de toute une assemblée : c'est leur voix qui donne à

■ par Anthony Gripe

nos offices leur tenue, et l'on mesure rarement ce que cela exige de préparation, de justesse et de souffle. Les permanents de l'ACTI, eux, tiennent l'organisation matérielle tout au long de l'année, et cette régularité-là est un art discret : on ne mesure ce qu'elle représente que le jour où elle viendrait à manquer. Le travail des uns et des autres a ceci de commun avec le *s'khakh* : on ne le voit qu'en levant les yeux. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre gratitude, celle de toute la communauté, et la mienne.

Souccot s'achèvera sur *Simhat Torah*, et nous rouvrirons aussitôt la Torah à sa première ligne. Rien, dans ce calendrier, ne s'arrête vraiment ; tout recommence un cran plus loin. Chana Tova ! ■



***Le travail des uns et des autres a ceci de commun avec le s'khakh : on ne le voit qu'en levant les yeux. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre gratitude, celle de toute la communauté, et la mienne.***

## IA par-ci, IA par-là

par **Olivier Iteanu**



**L**e Président de notre Communauté récemment élu, Anthony Gribes, a décidé de confier par rotation, l'éditorial du magazine Montevideo 31 à un membre du Conseil d'Administration. Je serai donc le premier

à étreindre ce nouvel exercice.

Après trois années difficiles pour le peuple juif et Israël, escomptons que cette nouvelle année 5787 sera pour nos frères et sœurs partout en Israël, pour la France et le monde, une année faite de douceur, de retour à la sérénité et à la paix.

Comme une sorte de méthode Coué, j'ai décidé d'aborder cette année par un sujet léger mais aux conséquences fortes pour nos vies au quotidien et l'organisation de nos sociétés. Il s'agit de l'intelligence artificielle dite IA. Cette technologie conçue pour imiter les capacités cognitives humaines est dans toutes les conversations.

Les livres, les émissions de radios, les conférences, les annonces se multiplient ad nauseam sur ce phénomène complexe.

Et le judaïsme et les juifs, qu'en pensent-ils ? Dès lors que l'IA touche aux activités humaines, nous ne pouvons que s'y intéresser, tout en en connaissant les limites et les dangers de cette technologie qui a osé prendre le nom « d'intelligence » (en anglais il est vrai).

Déjà, au début de l'informatique, dans les années 60, l'institut Weizmann des sciences avait mis en production une série de puissants ordinateurs. Le projet avait été dénommé GOLEM, tout un programme. La conscience que la machine pourrait demain dépasser l'Homme, déjà.

La cybernétique est une science générale de la communication et du contrôle, concept théorique à la base de l'internet que nous connaissons aujourd'hui, entrée dans le grand public dans les années 1990. Son fondateur est un certain Norbert Wiener dans les années 40. L'homme découvrait sur le tard la judaïté par son père, l'histoire rapportant que sa mère était furieusement antisémite. Son der-

nier livre sous forme de testament s'intitulait « *God & Golem Inc.* » (Ed. de l'Eclat pour la traduction en français) en 1964 avec une postface de Gershom Scholem. Là encore, la conscience d'une limite à la technologie, la présence d'une force spirituelle pour la contenir.

*Pour l'IA comme pour toutes ces technologies dites de l'information, leur finalité ne peut-être la technique et ses prouesses pour elle-même. Elle ne peut être non plus la seule promesse d'un gain matériel. [...] sa finalité est bien se mettre au service de l'Homme et non son contraire.*

Cédric Vilani, mathématicien de renommée mondiale, ancien Député, se voyait confier en 2017 une mission Parlementaire sur l'IA. Il rapportait récemment dans une conférence organisée sur le thème de l'IA dans un double regard avec le Rabbini Gérard Zyzek, qu'il avait été impressionné par l'audition du Grand Rabbini de France, Haïm Korsia, qu'il avait menée dans le cadre de la mission qui lui avait été confiée. Haïm Korsia lui avait confirmé être utilisateur de ces technologies, sauf un jour par semaine. Cette parenthèse temporelle du Shabbat, avait-il dit, nous donnait la faculté de recul nécessaire à l'appréhension de ces évolutions.

Tout cela nous appelle à réfléchir à la finalité des choses. Pour l'IA comme pour toutes ces technologies dites de l'information, cette finalité ne peut-être la technique et ses prouesses pour elle-même. Elle ne peut être non plus la seule promesse d'un gain matériel. Mais face à cette société de la technique si bien décrite dans la Tour de Babel, sa finalité est bien se mettre au service de l'Homme et non son contraire. ■



# L'énigme Chouchani au Centre Edmond Weil

Une soirée sous le signe du mystère et de la transmission

Le 8 juillet dernier, le Centre Edmond Weil a accueilli la projection du documentaire L'énigme Chouchani, film de Michaël Grynszpan consacré à l'une des figures les plus fascinantes et les plus insaisissables du judaïsme du XXe siècle. Maître d'Emmanuel Levinas et d'Elie Wiesel, érudit prodigieux dont la mémoire et la puissance d'intelligence confondaient tous ceux qui l'approchaient, Monsieur Chouchani demeure, plus d'un demi-siècle après sa mort, une énigme entière : celle d'un homme qui choisit l'effacement et l'errance là où d'autres eussent réclamé la reconnaissance. Fruit de dix années d'enquête, le film retrace patiemment cette vie sans papiers ni adresse fixe, faite de disparitions et de réapparitions, et interroge le sens de ce refus obstiné de toute trace.



## Un beau succès d'affluence

La soirée fut un franc succès. Une cinquantaine de personnes ont répondu présent pour découvrir ou redécouvrir ce portrait d'un géant discret, et pour partager, à l'issue de la projection, le trouble et l'émerveillement qu'il suscite immanquablement. L'assistance nombreuse et attentive témoigne de la vitalité de notre communauté et de son appétit pour ces rencontres où l'étude, la mémoire et la réflexion se donnent rendez-vous.

## Un témoignage précieux

Le moment le plus émouvant de la soirée fut sans conteste la présence parmi nous de Rosine Cohen, qui connut Monsieur Chouchani lorsqu'elle était enfant. Son témoignage a donné chair au person-

nage du film : là où l'écran nous offrait une silhouette et une légende, sa parole nous rendait un homme, saisi dans le souvenir vivant de l'enfance. Rares sont aujourd'hui les voix capables de dire, en toute simplicité, « je l'ai connu ». Nous mesurons la chance d'avoir pu l'entendre, et la profondeur qu'elle a ainsi ajoutée à notre soirée.

## Remerciements

Cette belle rencontre n'aurait pas vu le jour sans Laurent Voignac, à qui revient l'idée de cette projection, ni sans Janine Riveline, dont l'organisation attentive a permis que tout se déroule dans les meilleures conditions. Que l'un et l'autre soient ici chaleureusement remerciés pour ce moment de culture et de partage offert à la communauté.

## Une coïncidence troublante

On ne manquera pas, pour finir, de songer à ce clin d'œil de l'histoire : Monsieur Chouchani, qui n'eut jamais de patrie, repose aujourd'hui à Montevideo, cette même Montevideo dont notre communauté porte le nom. Comme si l'énigme, à travers les rues et les continents, avait trouvé le chemin de nous rejoindre, et de nous rappeler que la transmission, chez nous, ne cesse jamais. ■

*Monsieur Chouchani - qui repose aujourd'hui à Montevideo - demeure, plus d'un demi-siècle après sa mort, une énigme entière : celle d'un homme qui choisit l'effacement et l'errance là où d'autres eussent réclamé la reconnaissance.*

# Week-end communautaire sur les traces de Rachi à Troyes

**D**u 29 au 31 mai 2026, une vingtaine de personnes de notre communauté se sont retrouvées à Troyes pour quelques jours avec un programme varié et instructif, dans une ambiance chaleureuse... les participants sont revenus enchantés.

Viste du centre-ville et de la Cité du vitrail : « Troyes la magnifique » porte bien son nom !

Accueil pour shabbat par la communauté juive de Troyes, les repas ont eu lieu à la Maison Rachi. Ce fut l'occasion d'échanges amicaux avec les représentants de la communauté qui s'étaient rendus disponibles pour nous. Shabbat après-midi, Judith Kogel nous a fait découvrir l'ancien quartier juif où Rachi a vécu. L'érudition de notre « guide » et son enthousiasme ont rendu ce moment unique... un moment hors du temps.

## « Troyes la magnifique »

Au Moyen-âge Troyes accueillait deux fois par an les foires de champagne qui attiraient des marchands de toute l'Europe et qui ont ainsi contribué à la notoriété de la ville : le tracé du centre historique de Troyes est aujourd'hui celui d'un bouchon de champagne, en référence à ces échanges marchands !



Centre historique : bouchon de champagne

Les immeubles du centre historique ont été restaurés ou reconstruits selon leur style d'origine. Les immeubles anciens, construits en bois, se sont inclinés avec le temps. Aujourd'hui on reconnaît les immeubles plus récents au fait qu'ils sont restés droits !

Les immeubles sont organisés autour de cours intérieures. Les propriétaires des lieux faisaient réaliser à leur effigie le bout des poutres transversales de l'étage. Aujourd'hui ces immeubles sont toujours habités, la municipalité ayant voulu que Troyes soit vivante et pas seulement une ville-musée.



Cour intérieure d'immeuble

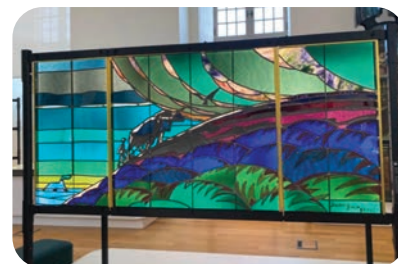
Et en franchissant un porche, nous avons pu observer un jardin particulier constitué de plantes anciennes.

par Sylvie Moryoussef

## La cité du vitrail

La région de l'Aube se targue de disposer de 40% des vitraux d'Europe. A Troyes, un hôpital du XII<sup>ème</sup> siècle a été rénové pour mettre en valeur l'art du vitrail, une particularité de la région depuis plus de 10 siècles.

L'évolution des techniques y est présentée de façon pédagogique, depuis l'art traditionnel jusqu'aux méthodes récentes. Certains vitraux sont étonnants : cet œil est en fait un assemblage de nombreux visages, cette église est dotée de motifs géométriques, ce vitrail, tel un tableau, représente une scène champêtre ancienne.





Cet œil est en fait un assemblage de visages !

**900 ans après avoir été écrits, les commentaires de Rachi sont tellement réputés qu'il est fréquent, en lisant une page du Talmud, de se demander « que dit Rachi ? ». Depuis cette époque et jusqu'à aujourd'hui on le surnomme « le commentateur par excellence de la Torah ».**

## La Ville de Rachi

Au X<sup>e</sup> siècle, la Champagne est un territoire dirigé par les comtes de Champagne et de Brie, puissants vassaux du roi de France. Les Juifs y vivent depuis plusieurs siècles et jouissent de conditions de vie plutôt favorables. De nombreux échanges animent les relations entre les communautés juives et chrétiennes qui parlent la même langue, pratiquent les mêmes métiers et vivent dans les mêmes quartiers.

Alors qu'aucun site archéologique ne subsiste aujourd'hui dans la ville « prouvant » la présence de Rachi à Troyes, la région et plusieurs organismes institutionnels se sont mobilisés pour valoriser la vie de Rachi. Pourquoi ?

Les écrits de Rachi sont importants à plu-

sieurs titres, au moins deux d'entre eux concernent l'histoire de France.

1 – Rachi a vécu de 1040 à 1105 : ses écrits détaillés restent les seules traces montrant aujourd'hui le **mode de vie à l'époque médiévale**.

Car Rachi était un rabbin dans la cité. Issu probablement d'une famille de vignerons, ses écrits décrivent notamment la plante et ses maladies, les outils et techniques de récolte et de production de vin, l'ambiance des vendanges et même le goût du vin. Un témoignage unique de cette époque ! Les nombreux termes utilisés pour décrire également la vie quotidienne au Moyen-âge sont une précieuse source d'enseignement de **la langue française du X<sup>e</sup> siècle**, car Rachi utilisait les mots français qu'il écrivait en hébreu pour faciliter la compréhension des disciples.



Mots français écrits en hébreu

2 – Les dirigeants chrétiens du Moyen âge se sont souvent appuyés sur les écrits de Rachi. En effet, leurs textes étant rédigés en latin, le sens initial des textes se perdait au fur à mesure du temps et **les chrétiens se sont régulièrement référés aux écrits de Rachi** écrits avec des mots français (ou plutôt champenois).

## Rachi, le commentateur par excellence

Rabbi Shlomo fils d'Isaac, plus connu sous son acronyme **Rachi**, a d'abord étudié une dizaine d'années en Rhénanie, à Worms et Mayence, avec les maîtres les plus éminents de son temps, ce qui fut déterminant dans sa carrière spirituelle. De retour à Troyes, il crée une maison

d'études juives où il enseigne essentiellement la Torah et le Talmud. De son vivant, la réputation de sa maison d'études devient telle que son enseignement dépasse largement la Champagne.

Rachi met au point un **outil pédagogique** qui permet d'analyser le sens littéral des textes, le pchat, tout en l'éclairant d'éléments de linguistique et de grammaire, et il en déduit des **enseignements moraux**. En complément, il utilise des récits allégoriques du Midrash et en combinant les deux approches, il établit un **commentaire très court** en marge du texte, il dessine aussi des figures, objets, cartes géographiques, pour illustrer son commentaire.

Rachi a le premier développé une méthode de lecture exégétique (analyse interprétative des textes) très moderne qui marquera durablement l'interprétation des textes.

En 1523, 400 ans après l'époque de Rachi, Daniel Bomberg, à Venise, achève la première impression du Talmud accompagné des commentaires de Rachi. Pour des questions de place sur la page, il choisit « d'entourer » le texte du Talmud par les commentaires de Rachi. Depuis cette date et jusqu'à aujourd'hui cette présentation est inchangée, devenue la norme de présentation du Talmud !

900 ans après avoir été écrits, les commentaires de Rachi sont tellement réputés qu'il est fréquent, en lisant une page du Talmud, de se demander « que dit Rachi ? ».

Depuis cette époque et jusqu'à aujourd'hui on le surnomme « le commentateur par excellence de la Torah ».

## Dans les pas de Rachi

Le quartier Saint-Frobert, à Troyes, fut le cœur du quartier juif au X<sup>e</sup> siècle, période de coexistence entre juifs et chrétiens jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Plusieurs »

lieux rappellent aujourd'hui cette histoire, notamment la Sphère Rachi, une monumentale sculpture en acier.



*Sphère Rachi*

Rue Emile Zola, sur le poteau d'une maison à pans de bois, deux personnages finement sculptés représentent Adam et Eve autour de l'arbre de la connaissance et du serpent. Genèse 2.18 : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui ferai une aide face à lui.* A propos du mot « face », Rachi commente : *Si l'homme le mérite, elle sera une aide, s'il ne le mérite pas, elle sera face à lui un adversaire.*



*Adam et Eve*

## La maison de Rachi

Les vestiges médiévaux des synagogues et quartiers juifs ont disparu, il reste une plaque « Rue de la synagogue » sur le mur d'une église.

Vers la fin du XIXe siècle une communauté juive se réimplante durablement à Troyes. En 1960, avec l'arrivée à Troyes de nombreux Juifs venus travailler notamment dans la bonneterie (beaucoup ont été recrutés par Absorba), la synagogue s'installe dans un immeuble de 2000 m<sup>2</sup> situé dans le quartier juif de l'époque du Moyen-âge.

En 2016-2017, grâce à des fonds privés et publics, la restauration du bâtiment datant du XVIIe siècle a été réalisée et le bâtiment abrite la synagogue et la maison Rachi.



*Maison de Rachi*

En plus d'une salle polyvalente, la maison Rachi est un lieu de transmission incluant un parcours de visite interactif, en même temps qu'un voyage dans le temps, ainsi que des vitraux d'histoire occupant des murs entiers.



*Salle d'étude*



*Synagogue médiévale*



*Vitraill L'ânesse de Bilaam*

## La route européenne du patrimoine juif de l'Aube

Ayant eu trois filles, Rachi les a élevées avec le même niveau d'exigence que vis-à-vis de garçons. Ses gendres et petits-fils ont ensuite continué son œuvre et ajouté des commentaires à ses commentaires. On les appelle les Tossafistes (Tossfot = rajouts). S'inspirant de la méthode d'exégèse de Rachi, les Tossafistes ont produit de manière collective un commentaire du Talmud qui vient compléter le commentaire de Rachi. L'un de ses petits-fils fut Rabénou Tam, un autre le **Rachbam** (Rabbi Samuel ben Meïr).

Depuis 2019, la Champagne fait partie de la **Route européenne du patrimoine juif**, itinéraire culturel du Conseil de l'Europe. Depuis 2022, un Parcours Rachi a vu le jour en Champagne, il permet de découvrir **des fresques de grand format (4m x 3m) sur les murs des communes.**

Suite à Appel à projet artistique, les fresques ont été réalisées par des bénévoles « Passeurs de fresques » et des habitants. Les différents ateliers et rencontres nécessaires à la réalisation des fresques ont fait de ce Parcours Rachi une aventure citoyenne et contribuent à la transmission de l'histoire juive de la région.

Dampierre (où vivait Isaac, arrière-petit-fils de Rachi), Ramerupt et Lhuître sont les trois premières communes à valoriser l'histoire des communautés juives de Champagne.

Chaque fresque propose un commentaire de Rachi ou de ses disciples, en hébreu et en français. Ces commentaires comportent des témoignages de la vie locale de l'époque ; les motifs représentent les personnages dans leur environnement, religieux et non religieux.

**Fresque à Dampierre :** Isaac de Dampierre - Mémoire d'un érudit champenois  
Les 5 cercles représentent les 5 livres



*Fresque Isaac de Dampierre*

de la Torah. A droite d'Isaac sont représentés ses guides spirituels, notamment Rachi.

**Fresque à Ramrupt :** Rabbénou Tam et Henri 1er le libéral - Dialogue au cœur du Moyen-Age

Rabbenou Tam a vraisemblablement échangé régulièrement avec le seigneur du comté. Celui-ci l'a notamment interrogé sur plusieurs points d'interprétation de la Bible. Le respect du comte pour Rabbenou Tam est symbolisé ici par une rencontre sur le même pied d'égalité.



*Rabbénou Tam et Henri 1er le libéral*

**Fresque à Lhuître :** Rachi, ses disciples et ses filles - Le souci de la transmission  
L'épouse de Rachi et ses trois filles apparaissent avec un manuscrit et des ins-

truments de musique à la main, afin de montrer l'importance que donnait Rachi à l'étude des femmes en son temps.



*Rachi, ses disciples et ses filles*

## Conclusion

Lors de cette visite des fresques, nous sommes allés de surprise en surprise. Delphine Yagüe, guide passionnée et passionnante, a été présente depuis le début de ces projets ; elle nous a fait découvrir un univers où le passé et le présent se nourrissent mutuellement.

Ce fut un week-end vraiment étonnant et enrichissant. En conclusion je dirais : allez sur les pas de Rachi à Troyes ! ■





# Un été à Princeton, entre Athènes et Jerusalem

Retour sur le programme Tikvah qui interroge le pouvoir, la vertu et la responsabilité juive

■ par Salomé Gripe

sur le campus fut, pour beaucoup d'entre nous, l'un des sommets de l'été.

## Une méthode : lire, et se disputer

Ce qui frappe d'abord, c'est la méthode. On n'y assiste pas à des cours magistraux que l'on recopierait passivement. Le cœur du programme, ce sont les séminaires : on lit les textes primaires, non des résumés, de Platon, Plutarque, le livre de Ruth, les *Huit Chapitres* de Maïmonide, Kissinger, Brody, on arrive en classe muni de guiding questions, ces questions directrices qui ouvrent chaque séance, et l'on discute. « Vigoureusement, mais avec respect », selon la formule maison. J'y ai retrouvé, transposé, l'esprit de la *havruta* : penser contre et avec l'autre, laisser une objection vous déranger, revenir au texte plutôt qu'à ses propres certitudes. On en sort épuisé et exalté.

## Quatre cours qui se répondent

J'ai suivi quatre séminaires qui ont fini par se répondre au point de former, à mes yeux, une seule et longue conversation.

Le premier, *Statesmanship in War* (« L'art de gouverner en temps de guerre »), interrogeait ce qu'est un homme d'État à travers Aristote, Kissinger et Meir Soloveichik, puis les Vies de Plutarque et l'oraison funèbre de Thucydide, de Périclès et Fabius jusqu'à David, Ben-Gourion et

faire progresser l'excellence juive à l'ère moderne. Le *Tikvah Scholars Program* en est le séminaire d'été pour lycéens : un institut résidentiel et sélectif, nous étions environ soixante, dont 6 français, venus du monde entier, accueilli à Princeton, en coopération avec le *James Madison Program in American Ideals and Institutions* de l'université. On y lit côte à côte les grandes œuvres du canon juif et de la pensée occidentale : la Torah et le Talmud, la philosophie et la littérature, l'éthique et l'histoire politique, en interrogeant sans relâche les questions du politique, de l'économie, du sionisme et du judaïsme.

L'ambition affichée est double, et c'est ce qui fait, je crois, la singularité du programme. Il s'agit d'abord de prendre les jeunes esprits au sérieux : de parier que des lycéens sont capables de lire Aristote et Maïmonide dans le texte, de se frotter à Thucydide et au Deutéronome, et d'en débattre avec rigueur. Il s'agit ensuite de former non pas des spécialistes, mais des Juifs cultivés et engagés, des femmes et des hommes pour qui les idées comptent, pour qui la civilisation juive est un héritage vivant, et qui se sentent une responsabilité envers le passé comme envers l'avenir. On y cultive, en somme, ce dialogue jamais clos entre Athènes et Jérusalem : la grammaire universelle de la vertu et les exigences particulières de l'Alliance.

Il faut ajouter que la vie juive y est pleinement présente. Les repas sont cachères, le programme se tient dans le respect de la *halakha*, et le Chabbat passé ensemble

J'ai eu cet été l'immense chance, et le grand honneur, de participer au programme Tikvah, sur le campus de l'Université de Princeton. Onze jours durant lesquels on lit, on discute et on débat du matin au soir ; onze jours au terme desquels on ne regarde plus tout à fait de la même manière les grands textes, ni la place que nous, Juifs, occupons dans l'histoire. Je voudrais, dans les pages de notre journal, dire quelque chose de cette expérience et, surtout, des idées qu'elle m'a laissées.

## Qu'est-ce que le programme Tikvah ?

Tikvah est une fondation intellectuelle dont la mission tient en une formule :

Menahem Begin.

Le deuxième, consacré à *la politique du Deutéronome* à travers le penseur israélien Micah Goodman, lisait le dernier discours de Moïse comme une véritable constitution, celle d'un peuple qui apprend à se gouverner sans tyrannie ni chaos.

Le troisième, *Jewish Ethics and the Hebrew Bible* (« L'éthique juive et la Bible hébraïque »), cherchait dans les récits bibliques, Ruth, Joseph, Ruben, Amnon et Tamar, et chez Maïmonide un guide de la vie bonne : le courage, la tempérance, le discernement, la responsabilité.

Le quatrième enfin, *l'éthique militaire juive* de Rabbi Shlomo Brody, posait la question la plus brûlante de toutes, à la lumière de la Grande Révolte arabe, de Qibya, de la Guerre des Six Jours et d'Osirak : comment une nation peut-elle combattre pour vaincre, et combattre pourtant avec éthique ?

### Une seule question, trois arènes du pouvoir

Sous la diversité de leurs matières, une même interrogation les traversait tous : *comment exercer le pouvoir avec justice* ? Chacun la reprenait dans une arène propre. Le cours sur l'art de gouverner et celui sur le Deutéronome l'adressaient à la cité : comment un dirigeant gouverne, comment une nation se gouverne elle-même. L'éthique juive l'adressait au soi : comment un homme ou une femme gouverne ses appétits, ses peurs, ses désirs. L'éthique militaire l'adressait au plus grave des pouvoirs, celui de tuer à la guerre. Cette unité n'a rien de fortuit : la tradition tient ces registres pour continus. La maîtrise de soi que le cours d'éthique nomme tempérance est la vertu même dont un dirigeant a besoin pour maîtriser ses propres « faims » ; et une cité, s'accordent Aristote et Maïmonide, ne vaut que ce que valent les caractères de ceux qui la composent. Gouverner

autrui, se gouverner soi-même, faire la guerre : trois inflexions d'un seul problème. De cours en cours, la réponse se composait, cohérente, en quelques traits que je voudrais partager.

### La sagesse pratique plutôt que la règle

La convergence qui m'a d'abord frappée est d'ordre philosophique : les quatre cours refusent que l'action juste se déduise d'un code ou se démontre comme un théorème. Tous nomment une faculté distincte de *jugement pratique*, qui pèse les cas particuliers dans le cas concret. Dans le premier cours, c'est la phronésis aristotélicienne, opposée à *l'épistémè* scientifique ; la décision « sous conjecture » de Kissinger, qui doit trancher avant que les faits soient acquis ; la « synthèse plutôt qu'analyse » d'Isaiah Berlin ; cette connaissance par laquelle un chef d'orchestre connaît son orchestre, et non comme un chimiste connaît ses éprouvettes. Dans l'éthique juive, c'est le discernement maïmonidien, l'intellect qui gouverne les appétits, et cette lecture saisissante de la faute d'Adam comme une chute du vrai-et-faux vers le domaine plus trouble du bien-et-mal. Dans l'éthique militaire, c'est la casuistique pluraliste de Brody : puisque la légitime défense, la dissuasion, la distinction, la proportionnalité et la protection des

siens sont toutes des valeurs réelles dont aucune n'est souverainement supérieure, l'éthique de la guerre consiste à peser des biens concurrents, non à appliquer mécaniquement un principe unique. Le Deutéronome lui-même s'y joint lorsqu'il affirme que la Loi « n'est pas dans les cieux », qu'elle est remise, désormais, au jugement des hommes, ce verset que le Talmud invoque précisément pour arracher la décision à une voix céleste. Quatre cours, une conviction : la sagesse en acte est jugement, non calcul.

### Un pouvoir qui accepte ses limites : majesté et humilité

Chaque cours aboutissait ensuite, par sa propre voie, au même paradoxe : le pouvoir légitime est un pouvoir qui se limite lui-même. Le Deutéronome est le plus explicite. Goodman y lit une constitution de l'auto-limitation, qui cherche une autorité assez forte pour mettre fin à l'anarchie mais jamais au point de corrompre, qui borne le roi par la Loi et distribue le pouvoir entre plusieurs offices. Le cours sur l'art de gouverner formule la même tension par l'opposition de l'homme d'État (qui œuvre dans les limites de l'histoire)

*Dans le programme Tikvah, on cultive ce dialogue jamais clos entre Athènes et Jérusalem : la grammaire universelle de la vertu et les exigences particulières de l'Alliance.*



et du prophète (qui prétend les transcender), et lui donne sa profondeur juive dans le David de Soloveichik, dont toute la grandeur est d'exercer une puissance souveraine tout en l'attribuant à Dieu : une dialectique de la majesté et de l'humilité. L'éthique juive interiorise ce paradoxe en maîtrise de soi : la souveraineté de l'âme ordonnée sur ses propres appétits et ses peurs. Et l'éthique militaire l'applique à la force : le devoir premier d'un État de

protéger les siens, borné par un plancher absolu : l'interdit de viser délibérément le non-combattant, fondé sur le *tzelem Elokim*, l'image de Dieu en tout homme. Dans les quatre cours, l'inflexion juive la plus profonde est identique : le pouvoir humain est réel, et doit être exercé avec hardiesse, mais toujours sous une autorité supérieure, la providence, l'Alliance, ou l'image de Dieu, ce qui l'empêche précisément de redevenir pharaonique.

### **Le caractère se forge : habitude, mémoire, transmission**

Si le pouvoir doit être discipliné, cette discipline doit être *formée*, et là, les cours partageaient une même pédagogie. L'éthique juive en pose le principe, avec Aristote et Maïmonide : la vertu n'est pas innée mais acquise par l'habitude (« on devient juste en accomplissant des actes justes ») et le rituel est cette « pratique profonde » qui grave le caractère. Le cours sur l'art de gouverner en donne la version politique : Plutarque écrit ses Vies parce que le spectacle de la vertu suscite l'émulation, et Kissinger redoute que l'école moderne ait déserté cette « littérature profonde » qui formait jadis les citoyens et les hommes d'État. Le Deutéronome, lui, fournit le mécanisme de la durée : la Torah écrite, l'assemblée septennale de *Hakhel*, l'ordre d'enseigner à ses enfants, l'éducation comme technologie de transmission de l'Alliance, par laquelle un peuple survit même à la perte de sa terre. La liberté requiert la vertu, et la vertu doit s'enseigner : c'était, au fond, la thèse silencieuse de tout le programme (et celle-là même que sert une revue comme la nôtre ?).

### **Le passé, fondement du jugement**

Fidèles à leur préférence pour le jugement sur la règle, les quatre cours fondaient la sagesse sur la mémoire et l'histoire plutôt que sur un principe abstrait. Le premier et le quatrième procèdent par cas : les six dirigeants de Kissinger, les épisodes décisifs de Brody (la Révolte arabe, Qibya, 1967, Osirak), chacun un argument mené « par illustrations historiques ». Le Deutéronome s'ouvre sur une revue de l'histoire avant toute instruction, et Goodman qualifie la mémoire elle-même de « protectrice » : se souvenir de l'Égypte est ce qui prémunit une nation puissante contre la corruption. L'éthique juive traite la Bible comme un miroir du caractère, ses figures sont autant d'études de cas sur la vertu et ses échecs. Et tous insistent,



avec Kissinger et Soloveichik, pour que le dirigeant soit relié au « passé le plus lointain » : cette culture profonde qui fournit les analogies, le sens des proportions et l'imagination sans lesquels on n'est qu'un technicien.

## Athènes et Jérusalem en dialogue

Enfin, les quatre cours mettaient en œuvre une même méthode : la tradition classique et la tradition juive lues à la lumière l'une de l'autre. Le premier apparaissait Périclès et Fabius à David, Ben-Gourion et Begin, et plaçait Aristote aux côtés de Soloveichik. L'éthique juive lisait la Bible au prisme aristotélico-maimonidien. L'éthique militaire argumentait le droit juif aux côtés de Michael Walzer et du droit international. Et le Deutéronome, selon Goodman, se prolongeait jusqu'aux Lumières et à la séparation des pouvoirs. Ni Athènes ni Jérusalem seules, donc, mais chacune éclairant l'autre.

Ce dialogue n'était pas seulement thématique : les textes se renvoyaient littéralement les uns aux autres, comme des voix dans une même pièce. Le Fear No Evil de Nathan Sharansky illustrait tantôt la foi de David chez Soloveichik, tantôt le courage pur dans le cours d'éthique. Le Psaume 126 (« quand l'Éternel ramena les captifs de Sion ») y était récité par Begin à Camp David, puis psalmodié par un vieux hazan

d'Agnon. Ben-Gourion traversait presque tous les cours ; et la « doctrine Begin » de la frappe préventive, étudiée dans le cours d'éthique militaire, appartenait à l'homme d'État même dont le sionisme couronnait le premier cours. J'ai fini par comprendre que ces quatre lectures n'en formaient, en un sens, qu'une seule.

## Ce que j'en rapporte

Lus ensemble, ces cours racontaient une histoire qui nous concerne intimement : la reconquête d'une capacité d'action politique et militaire juive, après deux millénaires d'impuissance, et la formation morale qu'un tel pouvoir exige. Que signifie détenir le pouvoir *en tant que Juif*, avec sagesse, sous l'Alliance, avec un caractère formé, et sans s'en laisser corrompre ? La réponse que composaient les quatre séminaires était étonnamment cohérente. Le pouvoir doit être exercé avec hardiesse car la passivité n'est pas une vertu lorsque des vies dépendent de la force ; mais il doit l'être avec sagesse pratique plutôt que par formule, sous des limites qu'il s'impose à lui-même, par un caractère forgé dans la mémoire et l'habitude, et sous une autorité morale plus haute que le dirigeant. C'est ainsi qu'une nation peut espérer, selon les mots du dernier cours, « combattre pour vaincre et combattre pourtant avec éthique », et produire, selon l'esprit du premier, non de



simples techniciens du pouvoir, mais des hommes d'État qui en soient dignes.

Je suis rentrée de Princeton avec la conviction que les idées comptent, que lire un texte vieux de deux ou trois mille ans n'est pas un exercice d'érudition, mais une manière de se rendre présente à des questions qui sont encore les nôtres. Comment défendre son peuple sans devenir ce que l'on combat ? Comment tenir ensemble la force et la retenue, la majesté et l'humilité ? Comment transmettre, d'une génération à l'autre, ce qui ne se lègue pas par le sang, mais par l'étude ?

Ce sont là, me semble-t-il, les questions d'une communauté vivante. Si je les rapporte ici, c'est pour dire ma gratitude, envers Tikvah, envers les maîtres qui nous ont fait l'honneur de nous prendre au sérieux, et pour partager un peu de leur savoir. Car ce que j'ai appris cet été, c'est que la tradition juive n'est pas un musée : c'est une conversation, exigeante et inachevée, à laquelle chacun de nous est convié. ■



# Colloque sur l'IA : L'humanité est-elle en péril ? Y a-t-il un antidote ?

« L'homme 2<sup>ème</sup> espèce la plus intellectuelle derrière l'IA »

(Geoffroy Hinton, prix Nobel de Physique)

par Charles Meyer



IA, Robot, Intelligence artificielle © Alexandra\_Koch de Pixabay

I faut savoir gré à l'Administration de l'ACTI et à son Président, d'être co-organisateurs d'un colloque international de Rabbins, Talmidé Hahamim et d'intellectuels, d'Israël, des Etats-Unis, de France et d'ailleurs lesquels s'interrogeront sur les conséquences pour le peuple juif, pour la pratique de la Torah et des Mitsvot, pour les modalités d'enseignement et de l'étude de la Torah, pour l'humanité, du changement de civilisation auquel nous assistons.

L'immense bouleversement auquel nous assistons est probablement plus important que lors de l'irruption de l'électricité ou encore de la révolution industrielle du 19e siècle : il est banal de le dire.

Le père de Chat GPT, que personne n'ignore plus aujourd'hui, Sam Altman nous avertit : en 2028, c'est à dire demain, la plus grande capacité intellectuelle de mémoire, de jugement, de créativité, se trouvera en dehors du cerveau humain, dans les Data-Centers.

Le changement de civilisation qui concerne le savoir, les modalités de son acquisition, les conditions de l'exercice d'une vie professionnelle, du travail, face à la robotisation, les conditions d'habitat, pose un problème majeur et angoissant : l'IA signifie-t-elle l'exclusion, la mise au ban de l'humain dans l'espace politique, économique, ou social ? Alors qu'il est déjà avéré que l'IA est soutenue par une

idéologie, peut-elle avoir une dimension morale ?

L'objectif du colloque, embryon d'une réflexion permanente, sera dans une première phase consacrée au savoir, première urgence au moment où il n'est plus nécessaire d'apprendre POUR SAVOIR puisqu'il suffit de cliquer pour accéder à la connaissance.

Une question cruciale surgit : devons-nous renoncer à nos facultés intellectuelles et à leur dimension morale, à nos dons ? Pouvons-nous ériger un garde-fou contre la suprématie de la machine et accepter la soumission de l'homme à une machine supérieure ?

Nous disons quotidiennement אתה חונן לאדם דעת ומלמד לאנוש בינה (Tu Dispenses gracieusement à l'homme l'intelligence du savoir et la faculté de discernement)

Nous exprimons AINSI notre gratitude pour la faculté la plus significative de l'espèce humaine, sa grandeur : l'intelligence sous toutes ses modalités et le discernement dans une bénédiction annonce et préparation de la bénédiction suivante : בתשובה יהיה חזירנו

LAQUELLE NOUS INVITE À L'ESPRIT CRITIQUE SUR LE SENS MORAL DE NOTRE ACTION. ALLONS NOUS RENONCER ET DEVENIR LA MACHINE AU SERVICE D'UNE MACHINE ?

LE COLLOQUE ET SES SUITES SERA UN LIEU DE RÉSISTANCE. ■

# Autre chose qu'un miroir !

■ par Rabbīn Jacky Milewski

Une grave discussion opposa les Sages aux saducéens, à l'époque du deuxième Temple, concernant l'un des rites essentiels de la journée de Kippour : l'offrande de l'encens dans le Saint des saints.

*C'est quand il brille de sa lumière propre, de sa permanence, de son indépendance, que le sacré est en mesure de jouer un rôle.*

Selon les saducéens, le Grand Prêtre devait faire fumer l'encens en dehors du Saint des saints de sorte qu'il y entre alors que la fumée des parfums s'élevait déjà. Selon la tradition rabbinique, le Grand Prêtre pénétrait dans le Saint des saints en tenant les braises et l'encens ; et c'est à l'intérieur de cet espace sacré qu'il déposait les parfums sur les braises (Yoma 53a). La concrétisation de ce système était pour les saducéens de la plus haute importance ; ils en faisaient une question de principe (cf. Yoma 19b). C'est la raison pour laquelle les Sages faisaient jurer au Grand Prêtre, avant Kippour, de ne rien changer à la tradition avant qu'il n'entre, seul, dans le Saint des saints. Or, fait si judicieusement remarquer par le Rav S.R. Hirsch à qui nous empruntons ce développement (dans son commentaire sur Lévitique 16, 13), alors que les saducéens ne prennent en considération que la littéralité du texte biblique, ils n'en tiennent pas compte ici ! La Torah dit bien : « il prendra un encensoir plein de braises... et une poignée pleine d'encens, il [les] emmènera à l'intérieur du rideau [qui donne accès au Saint des saints] et il versera l'encens sur le feu devant D.ieu » (versets 12 et 13). C'est donc que l'opération de l'encens suit l'entrée dans l'enceinte sacrée. Les saducéens s'ap-

puyaient sur un autre verset : « Car c'est dans de la fumée que J'apparaîtrai ». Les Sages déduisent de celui-ci que l'encens doit comporter un ingrédient qui permet de former une fumée montante.

Pourquoi les saducéens ont-ils préféré interpréter ce verset alors qu'une autre interprétation était possible (celle rapportée par les Sages) négligeant ainsi l'évidence du texte biblique qui généralement constitue leur seul point de référence ? C'est que les saducéens en appelaient aux conventions : « Si on n'agit pas ainsi devant un être de chair et de sang, va-t-on agir ainsi devant D.ieu ? ». On prépare l'encens avant de se présenter au Roi, non devant lui. La référence des saducéens est choisie pour coïncider avec des conventions sociétales !

Dans cette conception, la vie de la société modèle le style religieux. Au lieu d'être un phare, une lumière inaltérable, la dimension religieuse ne serait alors qu'un miroir de ce qui se passe autour. Lors du récit de la construction du Sanctuaire dans le désert, le texte biblique rappelle que les femmes hébraïques ont offert leurs miroirs. Elles invitaient ainsi à cultiver sa singularité, sa différence, à ne pas faire de soi un écho d'autre chose mais à rester au diapason de son être, à ne pas ambitionner être un reflet mais à adhérer à sa voie propre. Ce sont là des étapes incontournables de l'édification du sacré dans la vie.

Le fait de faire fumer l'encens à l'extérieur du Saint des saints, puis de faire pénétrer cet encens dans l'espace sacré, expriment une conception selon laquelle la pratique religieuse doit se nourrir des aléas sociétaux, subjectifs, aujourd'hui portés au nues, et demain oubliés. Le Grand Prêtre, fidèle à la tradition, fait fumer l'encens dans le Saint des saints ;



Aaron, High Priest of the Israelites  
Anton Kern (1709-1747)

sa vie religieuse s'alimente de l'espace sacré lui-même, loin des conventions d'une société instable et relativiste, dans la vérité et la fidélité de son message ayant traversé toute l'histoire.

*Les saducéens en appelaient aux conventions [...]. On prépare l'encens avant de se présenter au Roi, non devant lui. La référence des saducéens est choisie pour coïncider avec des conventions sociétales !*

Si la dimension spirituelle n'est que le reflet du reste, quel est alors son apport ? Si le patrimoine de l'âme provient d'un phénomène d'éponge du temps, alors quelle est sa contribution spécifique ? C'est quand il brille de sa lumière propre, de sa permanence, de son indépendance, que le sacré est en mesure de jouer un rôle. C'est là que la Torah reste source d'inspiration. ■

# La tromperie : une faute toujours condamnable ?

À première vue, la Torah semble faire de la vérité une valeur absolue. Le Décalogue interdit le faux témoignage. Pourtant la réalité est plus complexe. De nombreux personnages recourent à la ruse, à la dissimulation ou même au mensonge sans être immédiatement condamnés. Plus surprenant encore, certains récits semblent montrer Dieu Lui-même utiliser une forme de dissimulation.

Comment comprendre cette apparente contradiction ? Peut-être parce que le Tanakh ne s'intéresse pas seulement à la question : « **Cette parole est-elle vraie ?** », mais aussi à une question plus profonde : « **Que produit-elle dans le monde ?** ».

*Les textes rapportent les faits mais laisse souvent au lecteur le soin d'en tirer les conclusions morales. Cette absence de jugement n'est pas une faiblesse du récit ; elle constitue au contraire une invitation à exercer son discernement.*

## Raconter sans toujours juger

Le Tanakh ne fournit pas systématiquement un jugement sur les actions de ses personnages : Abraham prétend que Sarah est sa sœur (Beréchit 12, 10-20 ; 20, 1-18), Jacob se fait passer pour Ésaü afin d'obtenir la bénédiction d'Isaac, Tamar se déguise pour obtenir de Juda la descendance qui lui revient, Joseph cache son identité à ses frères, Les sage-femmes trompent Pharaon pour sauver les bébés mâles hébreux, Rahab dissimule les espions envoyés par Josué. Dans tous ces cas, le texte rapporte les faits mais laisse souvent au lecteur le soin d'en tirer les conclusions morales. Cette absence

de jugement n'est pas une faiblesse du récit ; elle constitue au contraire une invitation à exercer son discernement.

## Les différentes catégories de tromperies

À travers les récits bibliques, on peut distinguer trois grandes catégories :

1. La tromperie destructrice
2. La tromperie protectrice
3. La tromperie révélatrice

### I. La tromperie destructrice

#### Le serpent dans le jardin d'Éden

La première tromperie de la Torah est celle du serpent dans le Jardin d'Éden. Le serpent ne contredit pas Dieu, mais il déforme sa parole en affirmant Beréchit (3, 4) « Vous ne mourrez pas ». Son objectif est de semer le doute et la confusion chez Adam et Eve. La conséquence est immédiate : elle provoque une rupture entre l'homme et Dieu, entre l'homme et la femme, puis entre l'homme et la terre. Dès le commencement, la Torah nous présente une parole qui détruit l'ordre du monde.

#### Jacob trompe son père Isaac : Un cas ambigu

Jacob se fait passer pour Ésaü afin d'obtenir la bénédiction d'Isaac (Beréchit 27). Contrairement aux tromperies destinées à sauver des vies ou à révéler une vérité cachée, celle-ci vise à obtenir un avantage déterminant. Certes, le récit suggère que Jacob est le véritable héritier de l'alliance et que Rivka agit conformément à une prophétie divine. Cependant, la tromperie provoque une rupture durable au sein de la famille : Ésaü désire se venger,

■ par Marc Kogel

Jacob doit s'enfuir et les relations familiales sont profondément altérées. Plus encore, le reste de la vie de Jacob sera marqué par des tromperies dont il sera lui-même victime. La tromperie apparaît ici comme un instrument ambigu : elle participe au plan de Dieu, tout en demeurant moralement problématique.

#### Le viol de Dina

Après le viol de Dina par Sichem, fils de Hamor, les frères de Dina feignent d'accepter une alliance matrimoniale avec les habitants de la ville. Ils exigent comme condition que tous les hommes soient circoncis (Beréchit 34, 13-17). Le texte précise explicitement « qu'ils parlèrent avec tromperie (bemirma) ». Alors que les hommes de la ville sont affaiblis par la circoncision, Siméon et Lévi massacrent la population masculine (Beréchit 34, 25-29). Cette tromperie constitue une vengeance. Jacob condamne les conséquences de leur acte en déclarant : « Vous m'avez rendu malheureux en me rendant odieux aux habitants du pays » (Beréchit 34, 30). À la fin de sa vie, il reviendra encore sur leur violence (Beréchit 49, 5-7). La ruse apparaît ici comme un instrument de destruction qui aggrave le désordre et la violence.

#### Les frères de Joseph

Après avoir vendu Joseph, ses frères prennent la tunique bigarrée offerte par Jacob à son fils préféré, la trempent dans le sang d'un chevreau et la présentent à Jacob : « Reconnais donc si c'est la tunique de ton fils ou non » Beréchit (37, 32). Leur tromperie vise à cacher leur

faute. Elle va plonger Jacob dans un deuil qui durera plus de vingt ans. Le mensonge devient ici un instrument de souffrance et de destruction de la famille.

### **Korah et la séduction politique**

La révolte de Korah repose elle aussi sur une forme de tromperie. Il présente son discours comme fondé sur l'égalité Bamidbar (16, 3) : « Toute la communauté est sainte. » Mais derrière cette revendication se cache une ambition personnelle. La parole de Korah crée le désordre au sein du peuple. À cette bouche qui sème la division, répond la bouche de la terre qui s'ouvre pour engloutir les rebelles, conformément au principe biblique de « Mida Kenegued Mida » (mesure pour mesure) ; la rétribution divine s'exerce en exacte proportion des actions humaines, en bien comme en mal. La tromperie apparaît ainsi comme une force de dissolution de l'ordre social.

## **II. La tromperie protectrice**

### **Abraham et Sarah**

Abraham, qui craint d'être tué à cause de la beauté de Sarah, lui demande à deux reprises, avant d'aller en Égypte Beréchit (12, 13) et avant d'aller chez Abimelekh Beréchit (20, 2) de prétendre qu'elle est sa sœur. Sarah est effectivement sa demi-sœur ; Abraham ne prononce donc pas un mensonge, mais une demi-vérité. A la question : Peut-on taire une partie de la vérité pour sauver une vie ? La plupart des commentateurs répondent par l'affirmative. La dissimulation est ici motivée non par l'intérêt personnel, mais par l'instinct de survie.

### **Les sage-femmes en Égypte**

Lorsque Pharaon leur ordonne de tuer les nouveau-nés mâles, les sage-femmes refusent. Elles fournissent ensuite au roi une explication trompeuse afin de justifier leur désobéissance, elles affirment

Chemot (1, 19) « les femmes hébreues sont vigoureuses et accouchent chez elles ». Dieu les approuve explicitement Chemot (1, 20-21) « Dieu a augmenté leur famille ». Le mensonge devient ici un moyen de sauver des innocents.

### **Rahab (Josué Chap 2)**

À Jéricho, Rahab cache les espions hébreux et ment aux autorités qui les recherchent. Cependant, son acte n'est pas motivé par un intérêt personnel mais par une conviction profonde. Rahab explique qu'elle a entendu parler de la sortie d'Égypte et des victoires accordées par Dieu à Israël, et qu'elle reconnaît désormais Josué (2, 11) : « Car l'Éternel, votre Dieu, est Dieu en haut dans les cieux et en bas sur la terre ». Son mensonge vise donc à protéger les espions et à s'associer au destin du peuple d'Israël. La valeur morale de l'acte est appréciée à partir de la finalité qu'elles poursuivent et des conséquences qu'elles produisent.

## **III La tromperie révélatrice**

### **Joseph et ses frères**

Lorsque Joseph reconnaît ses frères venus se ravitailler en Égypte, il cache son identité, accuse ses frères d'être des espions et fait placer sa coupe dans le sac de Benjamin. À première vue, il agit de manière trompeuse. Mais son objectif est de savoir si ses frères sont restés les mêmes que ceux qui l'avaient vendu. Autrement, ils avaient sacrifié un frère pour leur intérêt. Accepteront-ils maintenant d'abandonner Benjamin ? Lorsque Juda propose de devenir esclave à la place de son jeune frère, Joseph découvre que ses frères ont changé. La tromperie devient alors un moyen de test, apte à révéler la vérité.

### **La demande des trois jours à Pharaon**

Un autre exemple se trouve dans le livre de Chemot (3, 18 ; 5, 3 ; 8, 23). Dieu de-

mande à Moïse de réclamer à Pharaon : « Nous voulons aller à trois jours de marche dans le désert pour offrir des sacrifices à l'Éternel notre Dieu. » Pourtant, le projet réel est la sortie définitive d'Égypte. S'agit-il d'une tromperie ? Les commentateurs classiques répondent généralement que cette demande constitue avant tout un test. Si Pharaon refuse même trois jours de liberté religieuse, il démontre qu'il ne considère pas les Hébreux comme des sujets disposant de droits élémentaires, mais comme sa propriété exclusive.

Rabbi Jonathan Sacks souligne que, face à un régime fondé sur l'oppression, l'esclavage et le meurtre des nouveau-nés, la libération du peuple devient une exigence morale qui justifie le recours à la ruse. Mais au-delà de cette justification, la demande limitée des trois jours permet de révéler la véritable nature de Pharaon. Son refus obstiné met au jour l'étendue de sa tyrannie. La dissimulation partielle sert à faire apparaître une vérité déjà présente mais encore cachée. Comme dans l'épreuve imposée par Joseph à ses frères, la tromperie fonctionne ici comme un test qui révèle ce qui se trouve dans le cœur de l'homme.

### **Samuel à Bethléem : la dissimulation au service d'une mission divine**

Après le rejet de Saül, Dieu ordonne à Samuel de se rendre à Bethléem pour oindre un nouveau roi parmi les fils de Jessé : « Samuel dit : Comment irais-je ? Saül l'apprendra et me tuera » (I Samuel 16,2). La crainte de Samuel est parfaitement compréhensible. L'onction d'un successeur vivant alors que le roi est encore en fonction pourrait être interprétée comme un acte de rébellion. Dieu lui répond : « Tu prendras avec toi une génisse et tu diras : Je suis venu offrir un sacrifice à l'Éternel ».

Samuel ne prononce pas un mensonge. Il vient effectivement offrir un sacrifice. Cependant, cette information ne révèle »

pas la totalité de sa mission. Le véritable objectif de son déplacement — l'onction de David — demeure caché. Les commentateurs soulignent souvent que cette dissimulation vise à protéger Samuel d'un danger réel. Mais le récit possède également une dimension pédagogique. Comme dans la demande des « trois jours » adressée à Pharaon, la révélation de la vérité se fait progressivement. Le projet divin ne se dévoile pas immédiatement à tous les acteurs de l'histoire.

La dissimulation n'a ici ni pour but d'obtenir un avantage personnel. Elle permet l'accomplissement d'une mission secrète dans un contexte où une divulgation complète aurait provoqué une réaction violente. La tromperie apparente fonctionne ainsi comme un moyen de protéger l'avenir du peuple et de préparer l'avènement du roi David.



*Ésaü vendant son droit d'aînesse  
Hendrick ter Brugghen, 1627.*

### Mikheyahou ben Yimla et Achab

Un cas plus troublant apparaît dans le livre des Rois I (22, 19-23). Avant d'engager la guerre contre Aram pour reprendre Ramot de Galaad, le roi Achab consulte ses 400 prophètes. Tous, sans exception, lui annoncent la victoire et l'encouragent à partir au combat : « Monte, et le Seigneur la livrera entre les mains du roi » (I Rois 22, 6). Pourtant, le roi de Juda, Josaphat, demande qu'on consulte éga-

lement un autre prophète. On fait alors venir Mikheyahou ben Yimla, connu pour ses paroles défavorables à Achab.

Mikheyahou commence par reprendre ironiquement le message des autres prophètes, puis dévoile une vision céleste dans laquelle un esprit déclare : « Je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. » Dieu répond : « Tu réussiras ; va et fais ainsi » (I Rois 22, 22). Mikheyahou annonce alors l'échec de l'expédition et la mort prochaine d'Achab.

Comment comprendre que le Dieu de vérité autorise un esprit de mensonge ? Les commentateurs soulignent généralement qu'Achab n'est pas une victime innocente. Depuis longtemps, il rejette les véritables prophètes et préfère écouter ceux qui confirment ses désirs. Le mensonge collectif des quatre cents prophètes ne crée donc pas son aveuglement ; il révèle un aveuglement déjà présent. Plus encore, Mikheyahou dévoile publiquement tout le mécanisme de la tromperie. Achab entend l'avertissement, connaît la vérité et dispose encore de la liberté de renoncer à son projet. En choisissant malgré tout de suivre les prophètes qui lui promettent la victoire, il manifeste lui-même son refus de la vérité. La tromperie fonctionne ainsi comme une épreuve qui met au jour les dispositions profondes du roi. Elle ne vise pas à cacher la vérité, mais à révéler ce que chacun choisit de faire lorsqu'elle lui est présentée.

### L'effet « boomerang » du mensonge

Un autre enseignement majeur de Beréchit est que le mensonge finit souvent, « comme un boomerang », par revenir vers celui qui l'a utilisé. Jacob trompe Isaac, puis Laban trompe Jacob. Les fils de Jacob trompent leur père, puis Joseph trompe ses frères. Juda participe à la tromperie contre Jacob, puis Tamar le place face à sa propre responsabilité. La Torah semble enseigner que la tromperie produit des conséquences qui dépassent toujours l'intention initiale de celui qui l'emploie.

## Conclusion

Le Tanakh ne présente ni une glorification du mensonge, ni une morale simpliste dans laquelle toute dissimulation serait automatiquement condamnée. Il distingue implicitement plusieurs usages de la parole :

- La parole qui détruit,
- La parole qui protège,
- La parole qui révèle.

Le serpent trompe pour éloigner l'homme de Dieu. Les frères de Joseph trompent pour cacher leur faute. Korah utilise un langage séduisant pour semer la division. À l'inverse, Abraham dissimule pour sauver sa vie, Rahab pour sauver celle des autres, et Joseph pour conduire ses frères à la repentance. Même les épisodes où Dieu semble recourir à la dissimulation poursuivent une finalité pédagogique : révéler la véritable nature de Pharaon ou l'aveuglement volontaire d'Achab.

La leçon biblique n'est donc pas que toute tromperie est légitime dès lors qu'elle poursuit un but noble. Elle nous invite à comprendre que la parole possède un immense pouvoir moral et que sa valeur ne dépend pas seulement de son exactitude factuelle, mais aussi de ce qu'elle construit ou détruit dans le monde.

Dans la pensée biblique, la vérité (emet) ne désigne pas uniquement l'exactitude d'une information. Elle renvoie également à la fidélité, à la loyauté et à la capacité de demeurer ferme dans une relation d'alliance. Dieu est appelé « Dieu de vérité » parce qu'il demeure fidèle à Ses promesses et à Son peuple.

Un dernier enseignement ressort de l'ensemble de ces récits : le Tanakh adopte fréquemment une attitude que l'on pourrait qualifier d'absence de jugement explicite (non judgmental attitude). Contrairement à un traité de morale qui distinguerait clairement les bons des méchants et les actes permis des actes interdits, le Tanakh présente souvent les faits sans les accompagner d'un verdict

explicite. Abraham, Jacob, Tamar, Joseph, Rahab ou encore les sage-femmes d'Égypte accomplissent des actes de dissimulation ou de tromperie dont l'évaluation morale est laissée au lecteur. Le texte invite chacun à réfléchir aux intentions, aux circonstances et aux conséquences des actes plutôt qu'à appliquer des catégories simplistes. Les personnages bibliques ne sont ni des héros parfaits ni des coupables absolus ; ils sont des êtres humains confrontés à des situations complexes dans lesquelles plusieurs valeurs contradictoires peuvent entrer en tension.

Cette perspective explique pourquoi certains récits bibliques évaluent les paroles moins à partir de leur stricte exactitude factuelle qu'à partir de leurs conséquences morales et spirituelles. Une parole matériellement vraie peut servir l'injustice ou la violence ; à l'inverse, une dissimulation exceptionnelle peut parfois contribuer à préserver la vie, protéger les innocents ou maintenir la possibilité même de l'alliance. Le critère ultime est la manière dont la parole participe à l'œuvre de justice, de paix et de fidélité voulue par Dieu. Pour autant, le Tanakh ne relativise ja-

mais la vérité. Les récits étudiés montrent au contraire que la tromperie demeure toujours une pratique dangereuse, dont les effets échappent souvent à celui qui l'emploie. Même lorsqu'elle semble justifiée, elle laisse fréquemment derrière elle des blessures, des conflits ou des conséquences imprévues. C'est pourquoi la Torah invite à exercer un discernement moral exigeant et une attitude responsable face à la complexité des situations humaines. La question n'est pas seulement : « Ai-je dit la vérité ? », mais aussi : « Cette parole sert-elle la vie, la justice et la fidélité à l'alliance ? » ■

## « Reposer en paix » : quelques précisions

par Bernard Vaisbrot

Chez les ashkénazim, on parle de « reposer » dans certaines prières, mais pas partout.

Je me base sur la petite brochure שם  
ז"ל du rabbin Jean Schwarz ז"ל.

1) Pour le *yizkor*, qui ne se dit qu'au moins un an après le décès (alors que la *halakha* l'autorise), on ne parle que de la *neshama*, l'âme d'essence divine, qui doit vivre éternellement, mais dont on ravive le souvenir par de la *tsedaka* au nom du défunt.

2) Dans la prière pour l'élévation de l'âme du défunt, juste avant l'inhumation, l'officiant demande *menou'ha nekhôna* = un vrai repos pour la *neshama* du défunt ou de la défunte.

Ensuite on trouve : *roua'h haShem teni'hénou/tenikhéna began-Eden* : que l'esprit de Dieu le/la fasse reposer (la personne

disparue) au jardin de la vie éternelle. Et vers la fin : *ve'al mishkabho/mishkabha yihyé shalom* : que sur sa tombe réside la paix.

**Il y a donc ici une dualité entre l'âme (qui goûte la quiétude immatérielle paradisiaque) et le corps (autour duquel tout conflit est apaisé). Le corps n'a plus rien à faire avec l'âme, mais il sert de support pour honorer l'âme et les précautions dont on l'entoure sont une représentation de l'attitude mentale que l'on a envers l'héritage spirituel de la personne décédée.**

2 bis) Dans l'autre prière mémorielle, *kél malé ra'hamim*, on retrouve le même parallélisme.

L'officiant demande une *menou'ha nekho-na* pour l'âme de la personne disparue, que cette *neshama* soit *tseroura bitsror ha'hayim* : serrée dans le bouquet de la vie (éternelle), puis on a le doublet suivant : - *began-Eden tehé menou'hatho/menou-*

*'hatha* : que la personne défunte repose dans le jardin de la vie éternelle ;  
- *veyanoud'h/vetanoud'h "al mishkabho/mishkabha beshalom* : qu'il/elle repose en paix dans sa tombe.

Les *hashkabhoth* du rite séfaraide contiennent vers la fin ces deux mêmes phrases.

Dans le christianisme, on trouve sur les tombes : *resquiescant in pace* = qu'ils reposent en paix ; et certaines messes commencent par le mot *requiem* (*requies* mis à l'accusatif, puisque ce repos est accordé par la Divinité).

Enfin, pour terminer sur cette dualité, on peut signaler que le terme *nefesh* est trop souvent traduit par « âme », alors qu'il désigne la personne animée en son entier, alors que la *neshama* est immatérielle. L'esprit, *haroua'h*, coordonne la *neshama* avec la *nefesh*, lui enjoignant (ou non) de suivre les *mitsvoth*. ■

# Shkoye'h

Expression courante aujourd'hui dans le judaïsme ashkenaze pour féliciter quelqu'un qui a accompli une mitsva, un acte de bienfaisance ou simplement fait preuve de générosité, Shkoye'h (שכוייח) est en fait la prononciation yiddish abrégée de l'hébreu *Yishar Koa'h*, (יִישָׁר כּוֹחַ) qui signifie littéralement « Que ta force soit raffermie », sans doute à l'origine du fameux « Que la force soit avec toi » de La guerre des étoiles. Dans le monde sefearde on dira dans le même esprit 'Hazak (חֲזָק) ou 'Hazak ouBarou'h (חֲזָק וּבְרֹוךְ), c'est-à-dire « Sois fort » ou « Sois fort et béni ». Au-delà d'une simple félicitation, c'est aussi un encouragement à persévérer sur le chemin du bien.

D'où vient l'expression Shkoye'h, d'où vient l'idée, et d'où vient son utilisation ? La recherche du premier *Yishar Koa'h* mentionné nous amène sur un commentaire de l'expression *Asher shibarta* (אֲשֶׁר שִׁבַּרְתָּ) dans le verset 34,1 de Chemot, parlant des premières Tables de la Loi que Moïse a brisées. Le Talmud demande dans Chabbat 87a : « D'où savons-nous que Dieu a approuvé ce qu'il avait fait ? » Car il est dit *Asher shibarta*, « que tu as brisées » interprété comme « que tu as bien fait de briser ». Resh Lakish ajoute

*Yishar Ko'ha'ha sheShibarta* (יִישָׁר כּוֹחַהָ שֶׁשִּׁבַּרְתָּ) « Que ta force soit raffermie (= sois félicité) pour les avoir brisées ».

Premier rapport, sans doute celui d'origine entre *Yishar Koa'h* et la Torah. On sait d'ailleurs que l'utilisation la plus fréquente du Shkoye'h est ce qu'on souhaite à quelqu'un qui vient d'avoir une Aliya. Mais pourquoi souhaiter de la force ? L'explication est peut-être dans une tradition qui enseigne que le contact avec la Torah affaiblit. Cette idée se fonde me semble-t-il au départ sur un verset d'Isaïe (28, 29) : « Cela aussi émane de l'Eternel des multitudes : il conçoit des desseins merveilleux et déploie une haute sagesse », *Tushia*, symbolisant la Torah (הַפְּלִיאָה תוֹשִׁיָּה).

Le commentateur Metsoudat Tsion explique *Tushia* comme venant du mot *Yesh* (existe) car « la sagesse de la Torah est ainsi appelée car elle existe pour toujours et ne disparaîtra jamais comme les autres choses de ce monde ». Le Talmud nous rapporte de son côté dans Sanhedrin 26b une autre interprétation de Rabbi Hanan : « Pourquoi appelle-t-on la Torah *Tushia* ? Parce qu'elle est *Mateshet* (מִתְשֶׁת), qu'elle affaiblit la force de l'homme (qui

par Julien Roitman

s'y consacre, qui s'en approche) ».

On souhaitera donc Shkoye'h à celui qui vient de « monter » à la Torah pour l'aider à reprendre des forces. Et par extension on fera de même pour les Cohanim qui viennent de d'étendre leurs bras vers l'assemblée en servant de « canal de transmission » à la bénédiction de Dieu. Idem pour le Shalia'h Tsibour qui vient de conduire un bel office. Et enfin de même pour ceux qui pratiquent la Tsedaka, aident leur prochain ou font quelque chose de bien pour la communauté.

Comment ne pas profiter de ces quelques lignes pour souhaiter un Shkoye'h sincère et mérité à Marc Kogel qui a présidé avec courage et persévérance pendant 8 ans aux destinées de la communauté de Montevideo, la maintenant à flot et même la développant à travers la tempête du Covid, la guerre du 7 octobre et l'antisémitisme libéré qui nous menace encore chaque jour.

Shkoye'h aussi à son successeur Anthony Gripe pour avoir accepté de prendre le relais en ces temps difficiles. ■





Appelez vite au

**01 42 46 87 87**

gacd.fr

**VOTRE MÉTIER, NOTRE COMBAT**

# La bibliothèque Strashun et comment réécrire l'histoire – 1er épisode

Parmi les trésors de la bibliothèque Strashun, à Vilnius, se trouvait un objet singulier : un livre d'or, le *Sefer ha-zahav*, dans lequel les visiteurs étaient invités à laisser un témoignage de leur passage. Il avait été préparé en 1903, à l'occasion de la visite annoncée de Theodore Herzl, qui ne se rendit finalement pas à la bibliothèque. Au fil des années, il recueillit les signatures et les hommages de nombreuses figures du monde intellectuel juif qui fréquentèrent sa salle de lecture avant la Seconde Guerre mondiale.

Le livre lui-même disparut dans l'incendie allumé par les nazis mais les textes qu'il contenait ne furent pas entièrement perdus. En 1939, le bibliothécaire en chef, Khaykl Lunski, avait publié un article consacré à ce livre d'or, dans lequel il reproduisait plusieurs témoignages de ses lecteurs les plus célèbres.

Ces témoignages donnent une idée de ce que représentait alors la bibliothèque Strashun. L'historien Ben-Zion Dinur y voyait un lieu où des rabbins et de vieux érudits talmudiques étudiaient aux côtés de jeunes lecteurs passionnés par la littérature de la *haskala*. Simon Dubnow, autre historien, voyait dans cette bibliothèque hébraïque et juive le futur « centre spirituel » de tous ceux qui étaient en quête de savoir. Parmi les visiteurs figuraient aussi des écrivains comme Haïm Nahman Bialik et Mendele Mokher Seforim, ou encore le philosophe Hermann Cohen. Les Juifs « modernes » n'étaient pas les seuls à s'y sentir chez eux ; Lunski rapporte également les témoignages enthousiastes de grandes autorités rabbiniques, comme le grand rabbin de Vilnius Chaim Ozer Grodzinski ou le maître du *mussar*, Israël Meir Kagan, plus connu sous le nom de Hafets Haïm.

Sholem Aleïchem, avec son sens de la formule, résuma peut-être mieux que

personne l'impression produite par cet endroit. Il écrivit n'avoir jamais vu « un trésor juif comparable à cette bibliothèque, ni dans la réalité, ni même dans ces rêves, où l'imagination s'empare de l'auteur et l'emporte sur ses ailes loin, très loin de la réalité ».

Mais quel était donc ce lieu capable de réunir des visiteurs aussi différents ?

## Une bibliothèque ouverte à tous

Avant la guerre, Vilnius possédait deux grandes bibliothèques juives ouvertes au public : le YIVO et la bibliothèque Strashun. Cette dernière, connue en yiddish sous le nom de *Di Strashun Bibliotek*, était de loin la plus accessible des bibliothèques de recherche juives d'avant-guerre. Sa salle de lecture était devenue un haut lieu du pluralisme intellectuel juif : des rabbins pieux pouvaient y côtoyer de jeunes lecteurs et lectrices laïques, tête nue, dans une salle presque toujours bondée.

La bibliothèque avait été créée le 14 novembre 1902 grâce au don de l'érudite Mattityahu Strashun. À sa mort, en 1885, celui-ci avait légué à la communauté juive de Vilnius sa bibliothèque person-



Mattityahu Strashun (Archives and Library of the YIVO Institute for Jewish Research, New York)

par Judith Kogel

nelle, forte de 5.753 volumes, en demandant qu'elle reste accessible à tous. Le fonds rassemblait les grands textes de la littérature juive ainsi qu'une importante collection d'ouvrages rabbiniques, couvrant une période allant du Moyen Âge à l'époque moderne.

Son bibliothécaire en chef, Khaykl Lunski, était lui-même une figure emblématique de cet esprit d'ouverture. Juif pieux, il était néanmoins résolument ouvert aux différentes sensibilités du judaïsme et toujours disponible pour guider les lecteurs. La bibliothèque se trouvait dans l'ancien quartier juif, le *Shulhoyf*, un ensemble de bâtiments communautaires comprenant la grande synagogue, plusieurs autres lieux de prière, des mikvés, des maisons d'étude, ainsi que la demeure du célèbre Gaon de Vilna. Elle était ouverte tous les jours, y compris le shabbat après l'office mais l'usage des stylos et des crayons y était interdit.

La seconde bibliothèque juive de la ville, le YIVO – pour Yidisher Visnshaftlekher Institut « Institut scientifique juif » – fut, quant à elle, fondée en 1925 dans un quartier moderne de Vilnius où cohabitaient juifs et catholiques. Le YIVO poursuivait une mission très différente : il entendait recueillir et préserver les documents relatifs à l'histoire et à la culture des communautés juives de langue yiddish, notamment leur folklore, leur musique et leur histoire socio-économique. Les ouvrages rabbiniques, qui formaient le cœur de la collection Strashun, n'intéressaient que très peu ses fondateurs. Les deux institutions prospérèrent donc en parallèle, sans véritable collaboration. Elles ne conclurent même pas d'accord de prêt. Et pourtant, leur destin allait devenir indissociable.

»

## La fin de la Vilnius juive

Vilnius était, on le sait, le plus prestigieux centre d'études rabbiniques d'Europe de l'Est, mais aussi l'un des foyers les plus dynamiques du judaïsme moderne, un pôle majeur de la Haskalah ainsi que de ses prolongements culturels et politiques aux XIXe et XXe siècles. Le premier grand poète en hébreu moderne, Judah Leib Gordon, était originaire de Vilnius, tout comme Abraham Mapu, auteur du premier roman en hébreu moderne, publié en 1853. Vilnius était le principal centre du sionisme en Europe de l'Est, le berceau du Bund, le parti ouvrier juif yiddishiste, et, bien sûr, celui du YIVO.

Tout ce bouillonnement intellectuel fut anéanti avec la destruction de la communauté juive de Vilnius. Les nazis et leurs collaborateurs lituaniens exterminèrent près de 90% des Juifs de la région dans la forêt de Ponary. Ils décidèrent cependant de préserver certains de leurs livres, parmi lesquels se trouvaient les milliers de volumes de Mattityahu Strashun ainsi que les collections des deux grandes bibliothèques juives de la ville.

Les ouvrages furent transportés à Francfort, puis entreposés dans un vaste dépôt à Offenbach. À la fin de la guerre, les caisses provenant du YIVO et de la bibliothèque Strashun se retrouvèrent côte à côte. Le classement effectué après



Khaykl Lunski, directeur de la bibliothèque Strashun jusqu'à sa destruction par les Nazis durant la 2<sup>de</sup> guerre mondiale, Vilnius, c. 1930. (Archives du YIVO Institute for Jewish Research)

guerre par les autorités alliées ne respectant plus la provenance institutionnelle des collections, il contribua à effacer progressivement la distinction entre les deux bibliothèques.

C'est dans ce contexte que se produisit un transfert qui allait susciter une controverse durant des décennies. Les autorités américaines décidèrent que les livres seraient confiés au YIVO, désormais installé à New York. En 1947, environ 23.000 ouvrages ayant appartenu à la bibliothèque Strashun prirent ainsi le chemin des États-Unis.

## À qui appartenaient les livres de la Strashun ?

La décision provoqua l'indignation de Tzvi Harkavy, petit-neveu de Mattityahu Strashun et directeur de la Bibliothèque rabbinique centrale du Hekhal Shlomo à Jérusalem. Pour lui, les livres n'avaient rien à faire dans une institution yiddishiste de New York : Strashun les avait légués à la communauté juive de Vilnius. Harkavy entreprit donc des démarches pour faire transférer la collection en Israël.

En 1956, le vice-ministre israélien des Affaires religieuses, le rabbin Zerach Warhaftig, demanda officiellement au YIVO le « rapatriement » des ouvrages. En 1959, le Bet din suprême de Jérusalem déclara qu'Harkavy était l'unique héritier vivant de la bibliothèque Strashun. Mais cette décision n'avait aucune force juridique aux États-Unis et le YIVO choisit de l'ignorer.

La question est pourtant plus complexe qu'un simple conflit entre une institution américaine et les héritiers d'une bibliothèque disparue. Car le YIVO lui-même n'était pas particulièrement intéressé par les textes classiques du judaïsme et la littérature rabbinique : ceux-ci étaient disponibles en bien plus grand nombre dans plusieurs autres bibliothèques américaines, le Jewish Theological Seminary, la Yeshiva University et le Hebrew Union College. Pourquoi, dès lors, tenait-il tellement à conserver les livres de Strashun ?

## Ce que les archives ont révélé

Les recherches de Dan Rabinowitz, publiées dans *The Lost Library : The Legacy of Vilnius's Strashun Library in the Aftermath of the Holocaust*, ont permis de reconstituer une partie de l'histoire de la collection. En 1947, sur les 270 caisses envoyées d'Allemagne à New York, seules 61, contenant 8.842 livres, provenaient du YIVO de Vilnius. Les 209 autres caisses, contenant 23.709 livres, provenaient de la bibliothèque Strashun. Ces derniers portent aujourd'hui deux cachets différents : celui de la Strashun et celui du YIVO.

Plus troublant encore : les recherches dans les archives du YIVO ont permis de retrouver une lettre confidentielle de Lucy Dawidowicz au directeur du YIVO, Max Weinreich, datée du 17 juin 1947, le jour même du départ de la cargaison pour New York. Elle lui recommandait : « Fais faire quelques tampons [à New York] et commence à tamponner ».

Les conditions dans lesquelles les livres avaient été acquis furent ensuite tenues secrètes pendant plus de quinze ans. Ils furent intégrés à une prétendue « collection de Vilnius » datant d'avant-guerre, sans que le nom de Strashun ne soit mentionné. La première occurrence officielle date de 1963.

L'histoire connut même un nouvel épisode en 1989, quand les dirigeants du YIVO apprirent que près de 40.000 livres provenant des bibliothèques de Vilnius étaient entreposés dans le sous-sol d'une ancienne église. Contrairement aux livres arrivés à New York en 1947, aucun de ces ouvrages ne portait le cachet du YIVO : ils provenaient tous de la bibliothèque Strashun où ils avaient été conservés jusqu'à ce que la guerre éclate.

## Sauver les livres, au prix de l'histoire ?

Il serait pourtant trop simple de conclure cette histoire en condamnant le YIVO. Max Weinreich, Lucy Dawidowicz et leurs collaborateurs ont permis de sauver une

partie considérable du patrimoine de la bibliothèque Strashun. Sans leur intervention, ces livres auraient vraisemblablement été renvoyés en Pologne ou, du moins en théorie, en Lituanie soviétique. C'est tout le paradoxe de cette histoire. Pour sauver les livres, il fallut peut-être consentir à brouiller quelque peu la vérité historique. Si les méthodes employées sont discutables, si les récits construits après coup ont contribué à falsifier l'histoire, l'objectif était aussi de préserver, pour le peuple juif, une partie essentielle d'un monde que la Shoah avait presque entièrement détruit.

Le livre d'or de la bibliothèque Strashun n'a pas survécu, ses pages ont disparu dans l'incendie mais les quelques témoignages conservés par Lunski permettent d'entre-



*La salle de lecture de la Strashun Library  
(Archives and Library of the YIVO Institute for  
Jewish Research, New York)*

voir ce que fut cette bibliothèque : un lieu où, dans une même salle, des rabbins et des érudits talmudiques étudiaient aux côtés de jeunes lecteurs passionnés par la littérature moderne ; un lieu où des sensibilités religieuses, sionistes, laïques et intellectuelles différentes se rencontraient autour des livres.

C'est la raison pour laquelle l'histoire de ses collections dépasse largement la question de savoir à qui appartenaient ses livres. Elle pose une question plus difficile : que signifie sauver un patrimoine lorsqu'on a détruit le monde auquel il appartenait ? ■

## Alfred Dreyfus, le combat de la République

par **Sabine Roitman**



Un ouvrage remarquable vient de paraître sur Alfred Dreyfus\*. Il mérite d'être lu tel un passionnant roman. On croyait déjà tout connaître sur « l'Affaire » mais Philippe Collin, producteur de radio, journaliste et auteur du roman

à succès « Le barman du Ritz », nous prouve que cette affaire matricielle de la société française parle encore au présent.

Grâce à ses recherches, entouré d'émiments chercheurs et historiens, il nous fait découvrir des aspects de l'Affaire encore inconnus. Le livre contient tous les documents, affiches et interventions de l'époque. Il révèle que déjà avant l'Affaire, Alfred Dreyfus avait été en butte à l'antisémitisme de l'armée qui ne voulait pas d'un juif dans l'Etat-Major et avait essayé de le faire chuter dans ses examens d'entrée. Mais Alfred Dreyfus, élève brillant, fit échouer leur tentative. On y apprend,

entre tant d'autres anecdotes, « la fake news » fabriquée par son frère Mathieu qui, pour relancer « l'Affaire », fait publier dans un journal anglais qu'Alfred Dreyfus s'est échappé de l'île du Diable. Mathieu a aussi inventé la communication moderne en faisant placarder dans tout Paris un fac-similé de l'écriture de son frère et celle du bordereau qui l'a fait condamner et fait écrire en énormes capitales d'imprimerie : « comparez, jugez ». On y découvre l'extraordinaire courage d'Emile Zola, au faite de sa gloire, qui sait bien qu'en accusant les forces armées dans sa fameuse lettre ouverte « J'accuse » il se met sous le coup de la loi et sera jugé par la cour d'assises. Il sera condamné à la prison et à une énorme amende et sera, selon certains, assassiné par un anti-dreyfusard quelques années plus tard. Le livre regorge d'anecdotes, de documents. Il est passionnant à chaque page.

Mais ce qui n'est pas relaté dans ce livre c'est que, contrairement à la famille de Marc Bloch récemment panthéonisé, groupe d'une cinquantaine de personnes n'ayant aucun lien avec le judaïsme institutionnel ou avec l'Etat d'Israël, les descendants d'Alfred Dreyfus qui incar-

nait pourtant lui aussi à l'époque avec sa famille le modèle de l'israélite français complètement assimilé, se sentent eux proches d'Israël, et certains s'y sont même installés. Un de ses arrière-petit-fils, le juge militaire Uriel Dreyfus vient même d'être promu au grade de lieutenant-colonel au sein de Tsahal. ■

(\*) Philippe Collin, *Alfred Dreyfus, le combat de la République*, Albin Michel, 384 p.



*Réplique officielle de la statue du Cne Dreyfus,  
installée près de l'Institut français à Tel Aviv*

# Guide du routard pour faire la tournée des synagogues de Roumanie

L'an dernier, lors des journées Limoud, j'ai acheté un magnifique livre de photos répertoriant les plus belles synagogues européennes. En le parcourant, je fus assez intrigué de constater que le pays le plus représenté était la Roumanie. En creusant le sujet, j'ai découvert que la Roumanie concentrait avant la guerre la deuxième communauté juive d'Europe. C'était donc finalement assez logique. Aussi, lorsque mon amie Laure Davidovici m'a dit qu'elle souhaitait aller revoir le pays de son grand-père, le choix de nos vacances était décidé : « faire la tournée de toutes les synagogues de Roumanie ». Je n'ai évidemment pas pu visiter les 87 édifices encore existants : ils se trouvent aux quatre coins d'un pays grand comme la moitié de la France et souvent dans des villages perdus, preuve s'il le fallait de la très forte présence juive d'avant-guerre.

*En Roumanie, les synagogues étaient des centaines avant-guerre, 80 encore visibles aujourd'hui dont une quinzaine actives. Trente d'entre elles ont le statut de monument historique attribué par l'administration roumaine.*

L'objet de cet article n'est pas de vous parler de la Shoah en Roumanie. Cela aurait pu être le cas car selon la Fondation Élie Wiesel, **en dehors de l'Allemagne, la Roumanie est le pays qui a la plus grande responsabilité dans la Shoah**. J'ajouterais trois nuances à cette analyse. Les déportations de Juifs les plus massives ont eu lieu en Transylvanie, qui à partir de 1940 était sous contrôle hongrois et nazi et non pas roumain. À partir de septembre 1942 les autorités roumaines ont stoppé malgré les pressions d'Hitler toute déportation depuis les zones sous

leur autorité. Enfin à Bucarest, au cœur du pouvoir roumain, il y a certes eu le pogrom de 1941 (125 morts), les lois raciales, les milices, les humiliations et les maltraitements mais comme l'explique le grand rabbin Alexandre Safran dans ses mémoires, la vie religieuse et les écoles juives n'ont jamais cessé de fonctionner. Au total il restait encore 420.000 Juifs en Roumanie après la guerre sur une population initiale de 800.000.

La Roumanie a tardivement reconnu son rôle dans l'extermination des Juifs d'Europe (2009). La majorité des Roumains n'ont aucune connaissance de l'importance de la présence juive avant-guerre et encore moins du traitement des Juifs roumains pendant la guerre. La seule chose dont les plus âgés se souviennent, c'est que pendant la période communiste, les Juifs étaient les seuls à avoir la possibilité de quitter le pays. C'est un comble quand on connaît les persécutions qu'ont connues les Juifs roumains candidats à l'immigration vers Israël... D'ailleurs la quasi-totalité des Juifs survivants après-guerre ont quitté progressivement le pays pour Israël échangés par la dictature communiste contre de l'argent ou des transferts de technologies...

Quoi qu'il en soit, **le patrimoine des synagogues du pays est exceptionnel**. Il reflète la diversité des communautés : des édifices petits, moyens ou grands, dans des villes ou dans des villages, en Transylvanie hongroise, ou en petite Roumanie moldave, aschkenazes ou séfarades, en bois ou en pierre, baroques, romans, mauresques ou byzantins... Elles étaient des centaines avant-guerre, 80 encore visibles aujourd'hui dont une quinzaine actives. Trente d'entre elles ont le statut de monument historique attribué

par Stéphane Sabbah

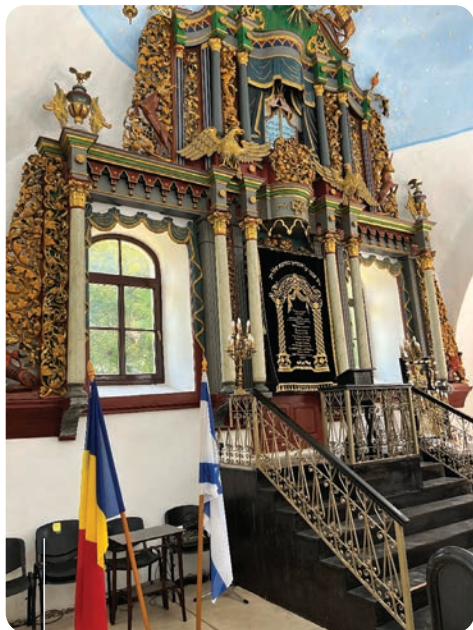
par l'administration roumaine. Ces synagogues ont subi des destructions massives perpétrées par les nazis et peut-être plus encore par les communistes. Mais le risque ultime pour leur survie est la quasi disparition de la population juive en Roumanie. Malgré les efforts de la petite communauté juive roumaine, les aides internationales et une véritable implication des autorités roumaines, ces synagogues sont en train de disparaître.

Voici l'itinéraire que nous avons suivi. Comme vous l'imaginez, il nous a fallu un peu plus de 8 jours pour le parcourir.



## Jour 1 : Iași en Moldavie roumaine

C'est la ville de Roumanie où la présence juive significative est la plus ancienne (17<sup>e</sup> siècle). Ce fut l'un des plus grands centres du judaïsme d'Europe orientale. On y trouve aussi la plus vieille synagogue du pays (1670). Les Juifs avant-guerre représentaient 30 % de la population et priaient dans 108 synagogues et salles de prière. Le théâtre yiddish y est né. La ville



**Iasi, où se trouve la plus vieille synagogue du pays, fut l'un des plus grands centres du judaïsme d'Europe orientale.**

est tristement célèbre pour son pogrom de juin 1941, probablement le pogrom le plus meurtrier jamais réalisé sur un seul site. La ville n'était même pas sous occupation nazie mais 13.000 Juifs ont trouvé la mort en 2 jours assassinés par la milice roumaine et la population locale. Il reste dans la ville une petite synagogue de quartier appelée bizarrement « Grande synagogue ». De style baroque, elle a été magnifiquement rénovée. Elle sert de musée et n'est plus en service qu'à Tichri. Nous avons aussi visité le vieux cimetière juif. Avec 150.000 tombes réparties sur 20 hectares, c'est le plus grand du pays. La quasi-totalité du lieu n'est plus entretenue et il faut marcher à travers une jungle de broussailles pour voir les pierres tombales.

#### **Jour 2 : Suceava en Bucovine**

Il ne reste presque rien de la présence des 8.000 Juifs d'avant-guerre. J'ai pu avec beaucoup de difficulté me faire ouvrir par un employé municipal la porte de la

seule synagogue encore présente (synagogue Gah). C'est une synagogue magnifiquement décorée avec un plafond peint située en plein centre de la ville mais ce n'est plus qu'un musée que je dois être le seul à avoir visité depuis des mois...



#### **Jour 3 : Sighetu Marmatiei** dans le nord à la frontière ukrainienne

C'est une toute petite ville assez pauvre au milieu des montagnes des Maramures. C'est la ville natale d'Elie Wiesel qu'il décrit dans plusieurs de ses livres (« La Ville de la Chance », « Tous les fleuves vont à la mer »). Elle abritait une communauté juive importante (45 % de la population). Il existe encore une grande synagogue active (Vijnitzer Klaus) qui a été récemment rénovée avec l'aide d'un pasteur néerlandais ! J'y ai prié Chabbat. Il y avait à côté de moi une famille de Montpellier qui venait avec « femmes, enfants et petits-enfants » faire un voyage mémoriel. Le grand-père qui avait quitté Sighetu à 14 ans était très ému et a géré l'office avec des airs mi-séfarade mi-ashkénaze.

La visite de la maison natale d'Elie Wiesel est très émouvante. Il a racheté sa maison à la chute du communisme pour immédiatement la céder à l'Etat roumain.

Mais ce qui frappe peut-être le plus dans la ville, c'est le complexe hassidique flambant neuf (2021) construit par les orthodoxes Satmar de New York (rendus célèbres par la série Unorthodox sur Netflix). Sighetu est la ville d'origine de la mouvance. On a pu le visiter : autant de marbre et de pièces immenses en font

probablement le bâtiment le plus beau de la ville et de fait l'une des plus grandes synagogues d'Europe ! Alors que toutes les synagogues du pays sont en train de disparaître, le seul renouveau juif de Roumanie vient des ultra-orthodoxes !



*Elie Wiesel et son ami Haïm Berkowits*

#### **Jour 4 : Cluj en Transylvanie**

Cluj est la deuxième ville de Roumanie. La ville comptait une forte présence juive avant la guerre (15 % de la population) très façonnée par la culture hongroise avec des milieux sionistes très actifs. Occupée pendant la guerre, les nazis ont tout détruit avant de partir. La superbe synagogue avec quatre dômes de style mauresque a été reconstruite.



#### **Jour 5 : Sibiu en Transylvanie**

Ici aussi la communauté juive était très active avant-guerre et sa population s'est »

même accrue pendant la guerre car la ville n'était pas sous occupation allemande. La synagogue en briques rouges est grande et majestueuse et probablement l'un des plus beaux bâtiments de la ville. Elle a été construite par un architecte aussi à l'origine de plusieurs grandes églises de Sibiu. Elle est située le long d'une route devenue horriblement bruyante à cause du passage des voitures ; mais il ne faut pas s'en plaindre car les communistes avaient décidé de la détruire dans le cadre d'un programme immobilier. Elle a été sauvée par l'architecte municipal sensible à la qualité de l'ouvrage.



#### Jour 6 : Brasov en Transylvanie (près du château de Dracula)

Là encore, la ville fut un centre de présence juive important avec une communauté très active dans l'économie. Très grande et très belle synagogue construite par un architecte juif hongrois. Elle est très visitée en particulier par les touristes israéliens très présents dans la région, le sud de la Transylvanie.



#### Jour 7 : Bucarest dans le sud en Walachie

Avec une population de 95.000 Juifs en 1940 (12 % de la population), Bucarest était le cœur de l'élite juive du pays. Marcel Janco, architecte et peintre cofondateur du dadaïsme, y a construit de superbes maisons Bauhaus avant d'immigrer en Israël. La communauté était dirigée pendant la guerre par le grand rabbin Alexandre Safran qui sera ensuite expulsé par les communistes en 1947 et deviendra grand rabbin de Genève. Sur les 70 synagogues actives en 1940, trois sont encore en activité dont le célèbre Temple Chorale, la synagogue la plus prestigieuse de Roumanie. C'est un mélange de style mauresque et de style byzantin construit par un architecte viennois en 1860. C'est une réplique fidèle de la synagogue viennoise de Tempelgasse détruite par les nazis. Elle a récemment été rénovée (2015). Les couleurs et les volumes sont exceptionnels. J'y ai prié pour Chabbat. L'office est accompagné par un chœur comme



dans certaines synagogues parisiennes historiques. Les femmes prennent place « en bas » séparées par une méhitsu.

#### Jour 8 : Constanta sur la mer Noire

La communauté juive était autrefois petite mais très active notamment dans le commerce avec l'Empire ottoman. La ville a été un port de départ pour de nombreux bateaux vers la Palestine. La synagogue vient d'être entièrement rénovée (2026) par des fonds de l'Etat roumain. Elle accueille désormais des « activités culturelles compatibles avec le caractère sacré du lieu ». Un récital de musique de J.S. Bach était prévu le lendemain de mon départ. Elle est censée officiellement reprendre son activité de culte. ■



# Manuscrit biblique complet au Musée d'Israël

par Jean-Michel Rykner

Une exposition spéciale a ouvert le 24 février ses portes au Musée d'Israël à Jérusalem en présence du président de l'Etat Isaac Herzog, à l'occasion du 60e anniversaire du musée. Le manuscrit du Livre d'Isaïe date d'environ 125 avant notre ère. D'après les experts, le rouleau se compose de 17 morceaux de parchemin cousus ensemble et pourrait avoir été initialement divisé en deux parties. Le contenu du manuscrit correspond en grande partie au texte du Livre d'Isaïe dans sa version « actuelle », ne différant que légèrement au niveau de l'orthographe et de quelques mots. L'objet est conservé dans une vitrine spéciale de 8 mètres de long, fabriquée en Belgique, dans une pièce à température strictement contrôlée, permettant au public d'observer clairement chaque détail, comme les coutures, les taches, les trous et les caractères qui se sont estompés avec le temps. Ces caractéristiques témoignent de la longue période d'utilisation du rouleau avant qu'il ne soit entreposé dans une grotte du désert de Judée au IIe siècle.

La présentation allie contexte historique, interprétation savante et mise en valeur rigoureuse de la conservation, ce qui en fait un événement culturel majeur tant pour les visiteurs internationaux que pour le public local.

Comme il est mentionné dans un court métrage présenté dans le cadre de l'exposition, ce manuscrit a été découvert en 1947 par des bergers bédouins dans une grotte située près de l'ancien complexe de Qumran en même temps que les « manuscrits de la mer Morte ». D'abord vendu à un antiquaire, puis à Athanasius Yeshue Samuel, archevêque syrien de Chrétiens Orthodoxe à Jérusalem, le manuscrit a

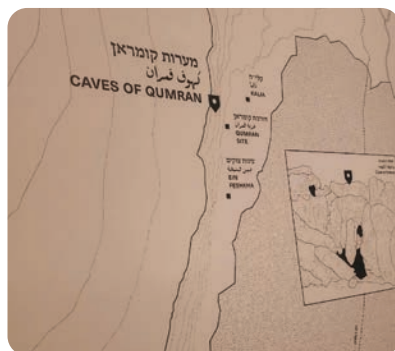


finallement été acquis anonymement par Israël en 1954, après que cet archevêque l'a apporté à New York, dans l'espoir de trouver un acheteur américain. Lors de l'ouverture du Musée d'Israël en 1965, le rouleau était exposé intact, mais il a ensuite été remplacé par une copie afin d'assurer une meilleure conservation. Afin de minimiser les risques de dommages, cette exposition limite le nombre de visiteurs dans la salle à 25 simultanément. Elle se déroule jusqu'au 4 octobre et la réservation est obligatoire pour y accéder.

Le Grand Rouleau d'Isaïe est l'un des sept manuscrits originaux de la mer Morte découverts à Qumran. C'est le plus grand (734 cm) et le mieux conservé de tous les rouleaux bibliques, et le seul presque complet. Ses 54 colonnes contiennent les 66 chapitres de la version hébraïque du

Livre d'Isaïe. Datant d'environ 125 avant notre ère, il est également l'un des plus anciens manuscrits de la mer Morte, mille ans plus anciens que les plus anciens manuscrits de la Bible hébraïque connus avant sa découverte.

Le texte est globalement conforme à la version massorétique ou traditionnelle co-difiée dans les codex médiévaux, comme le Codex d'Alep, mais il comporte de nombreuses variantes, des orthographes alternatives, des erreurs de transcription et des corrections. Contrairement à la plupart des rouleaux bibliques de Qumran, il présente une orthographe très complète, révélant la prononciation de l'hébreu à l'époque du Second Temple. Une vingtaine d'exemplaires supplémentaires du Livre d'Isaïe ont été découverts à Qumran (un autre exemplaire a été mis au jour plus au sud, à Wadi Murab'at), ainsi que six pesharim (commentaires) basés sur ce livre. Isaïe est également fréquemment cité dans d'autres rouleaux. Le statut faisant autorité et reconnu comme scripturaire du Livre d'Isaïe est cohérent avec les croyances messianiques de la communauté de Qumran, car Isaïe est connu pour ses prophéties de jugement et de consolation, ainsi que pour ses visions de la fin des temps et de l'avènement du Royaume de Dieu.



Durant l'exposition sont également présente des céramiques et des tissus utilisés pour envelopper les rouleaux découverts par les archéologues de l'École française, ainsi que des photographies durant les fouilles. De nombreux versets d'Ésaïe font désormais partie de l'esprit moderne juif et israélien, depuis la phrase « La nation ne portera pas l'épée contre la nation », gravée dans le bureau du Président Herzog, jusqu'à « Consolez-moi, ô consolez mon peuple ». Après que les visiteurs ont quitté la salle contenant le rouleau, la dernière salle de l'exposition présente une reproduction de cet artefact. Elle met en lumière ces versets et d'autres versets emblématiques, ainsi que des détails intéressants du manuscrit par exemple la ligne indiquant où les

deux parties étaient fixées ou la position d'un patch en cuir placé à l'époque pour réparer le rouleau.

Les exégètes modernes considèrent le Livre d'Isaïe comme une anthologie, dont les deux principales parties sont le Livre d'Isaïe proprement dit (chapitres 1 à 39, à quelques exceptions près), contenant les paroles du prophète Isaïe lui-même, datant de l'époque du Premier Temple, vers 700 avant notre ère, et le Second Isaïe (Deutéro-Isaïe, chapitres 40 à 66), regroupant les paroles d'un prophète anonyme ayant vécu environ cent cinquante ans plus tard, à l'époque de l'exil babylonien et de la restauration du Temple durant la période perse. À l'époque où le Rouleau d'Isaïe fut copié (le dernier tiers du IIe

siècle avant notre ère), le livre était déjà considéré comme une œuvre unique. Les chapitres 1 à 39 se concentrent sur le péché - la faute, le jugement et la chute imminente de Jérusalem par les puissances étrangères, tandis que les chapitres 40 à 66 mettent l'accent sur le réconfort, le pardon et la restauration future grâce au Messie promis et au Serviteurs de Dieu. Plusieurs prophéties figurant dans le Livre d'Isaïe sont devenues des fondements de la civilisation judéo-chrétienne. La plus célèbre d'entre elles est peut-être la vision d'Isaïe d'une paix universelle à la fin des temps : « Ils forgeront leurs épées en socs de charrue et leurs lances en serpes ; une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre, on ne connaîtra plus la guerre. » ■

## CARNET

### NAISSANCE

- Mazal Tov à Jonathan et Margot Wulwik pour la naissance de leur petit garçon. Toutes nos félicitations aux grands-parents, Arthur et Sylvie Wulwik ainsi qu'à toute la famille.
- Mazal Tov à Idan qui est né le 13 août 2026, à Los Angeles chez Orlie et Olivier, fils de Brigitte Braff. Toutes nos félicitations à toute la famille.

### BAR MITSVA

- Un grand Mazal Tov à :
- Noah Herrick qui a mis ses téfilines pour la première fois le jeudi 4 juin 2026 et qui a fêté son chabbat bar mitsva le chabbat behaalotekha le 6 juin 2026. Nous lui souhaitons, ainsi qu'à ses parents Jason et Joanna, et à ses grands-parents Alain et Evelynne Ziegler, ainsi que M. et

Mme Peter Herrick, tous nos vœux de Mazal Tov.

- Ariel Gensburger qui a fêté sa bar mitsva à Montevideo le chabbat « Chelah Lekha » le 13 juin 2026. Nous adressons toutes nos félicitations aux parents Olivier et Karine ainsi qu'à toute la famille.
- Joseph Eliezer Touret qui a fêté sa bar mitsva à Montevideo le chabbat « Ki Tavo » le 29 août 2026. Nous adressons toutes nos félicitations aux parents Mr et Mme Benjamin Touret ainsi qu'à toute la famille.

### FIANÇAILES

- Diane Benroubi Schrenzel et Joseph Sanderson ont le très grand bonheur de vous annoncer leurs fiançailles. Un grand Mazal Tov aux fiancés ainsi qu'à Mme Hélène Benroubi et à toute la famille.

### MARIAGE

- Mazal Tov à Hugo Keller à l'occasion de son mariage avec Leanna Taieb. Toutes nos félicitations aux parents Sylvia et Léo Keller ainsi qu'à Mr et Mme Taieb.
- Mazal Tov à Samuel Itéanu à l'occasion de son mariage avec Alisa Boudier. Toutes nos félicitations à Olivier et Myriam Itéanu et aux parents de la mariée.

Nous leur souhaitons tous nos vœux de Mazal Tov, de bonheur et de réussite dans la construction de leur couple.

### DÉCÈS

- Mme Lolita Bercoff z'l, maman de Jérémy Bercoff.
- Que son souvenir soit source de bénédictions.

*Nous invitons les personnes n'ayant pas d'e-mail et qui souhaitent être prévenues des événements communautaires par téléphone de se manifester auprès du secrétariat au 01 45 04 66 73. « Ce journal contient des textes sacrés, merci de ne pas le jeter. Il doit être mis à la Gueniza. »*

# HÉRITAGE, PARTAGE, MARIAGE :

## nos réponses à vos questions

Les questions de patrimoine touchent souvent à l'intime. Mariage, succession, donation ou transmission solidaire sont autant de sujets qu'il est préférable d'anticiper pour protéger ses proches et faire respecter ses volontés. Voici les réponses aux interrogations les plus fréquentes.

### ■ Je souhaite éviter les conflits entre mes héritiers. Par où commencer ?

La première étape consiste à organiser votre succession de votre vivant. Testament, donation ou donation-partage permettent d'exprimer clairement vos volontés et de réduire les risques de désaccord. Plus vos choix sont expliqués et formalisés, moins ils laisseront place aux interprétations.

**Bon à savoir :** Si vous possédez plusieurs biens immobiliers ou objets de valeur, faites-les estimer régulièrement. Une valeur actualisée facilite le partage entre les héritiers et limite les contestations.

### ■ Puis-je transmettre davantage à l'un de mes enfants ?

Le droit français protège les enfants grâce à la réserve héréditaire. En revanche, vous pouvez disposer librement de la quotité disponible et choisir de l'attribuer à l'enfant de votre choix ou à une autre personne, dans les limites prévues par la loi.

**Bon à savoir :** Si vous souhaitez soutenir financièrement un enfant pour un projet (achat immobilier, création d'entreprise, études...), il est souvent préférable d'anticiper avec une donation plutôt que d'attendre la succession.

### ■ Puis-je faire un legs au profit d'une association reconnue d'utilité publique ?

Oui. Vous pouvez prévoir dans votre testament qu'une partie de votre patrimoine soit transmise à une association reconnue d'utilité publique habilitée à recevoir des libéralités. Celle-ci ne paiera pas de droits de succession (comme le Fonds Social Juif Unifié). Ce legs peut porter sur une somme d'argent, un bien immobilier, des titres ou une quote-part de votre patrimoine, tout en respectant les droits des héritiers réservataires.

**Bon à savoir :** Si une cause vous tient à cœur, contactez l'association de votre vivant. Elle pourra répondre à vos questions, vous expliquer les différentes formes de legs possibles et vous communiquer sa dénomination juridique exacte, indispensable pour éviter toute erreur dans votre testament.

### ■ Que se passe-t-il si je n'ai pas rédigé de testament ?

En l'absence de testament, votre succession sera réglée selon les règles prévues par la loi. Vos biens seront répartis entre vos héritiers en fonction de leur lien de parenté avec vous, sans qu'il soit possible de prendre en compte des souhaits particuliers.

**Bon à savoir :** Un testament olographe est valable s'il est entièrement écrit à la main, daté et signé. Pour éviter qu'il ne soit égaré, vous pouvez le confier à un notaire qui l'inscrira au Fichier central des dispositions de dernières volontés.

### ■ Donation ou legs : comment choisir ?

La donation produit ses effets immédiatement, tandis que le legs ne prend effet qu'au décès. Le choix dépend de vos objectifs : aider un proche dès aujourd'hui ou organiser votre transmission pour l'avenir.

**Bon à savoir :** Avant toute donation importante, vérifiez que vous conservez une épargne suffisante pour faire face à d'éventuels besoins futurs (travaux, dépendance, dépenses de santé...).

### ■ Comment protéger mon compagnon si nous ne sommes pas mariés ?

Contrairement aux époux, les concubins n'héritent pas automatiquement l'un de l'autre. Si vous souhaitez protéger votre partenaire, il est essentiel d'anticiper, notamment par un testament ou d'autres dispositifs juridiques adaptés à votre situation.

**Bon à savoir :** Le pacte civil de solidarité et le testament dans la foulée pour que le compagnon n'ait pas de droit de succession à payer.



**Hélène ATTIAS**

Responsable des legs et donations FSJU/AUJF

39 rue Broca - 75005 Paris - 01 42 17 10 55 - [h.attias@fsju.org](mailto:h.attias@fsju.org)

L'OSE VOUS SOUHAITE  
UNE BONNE ANNÉE

5787

L'Œuvre de Secours aux Enfants  
vous offre **une carte de Roch Hachana** à  
envoyer à **vos proches** !



Pour en commander  
plus **gratuitement**  
scannez le QR code ou  
cliquez sur le lien suivant :  
**[www.ose-france.org/CARTE](http://www.ose-france.org/CARTE)**



L'OSE est une association juive loi 1901, reconnue d'utilité  
publique depuis 1951.  
Depuis plus de 110 ans, **elle se mobilise sans relâche**  
**pour protéger, soigner et accompagner les enfants**  
**vulnérables** ainsi que toutes les personnes en détresse.

L'Œuvre de Secours aux Enfants  
117, rue du Faubourg du Temple 75010 Paris  
Téléphone : 01 71 39 70 27  
dons@ose-france.org  
ose-france.org